

Le premier hebdomadaire des faits-divers

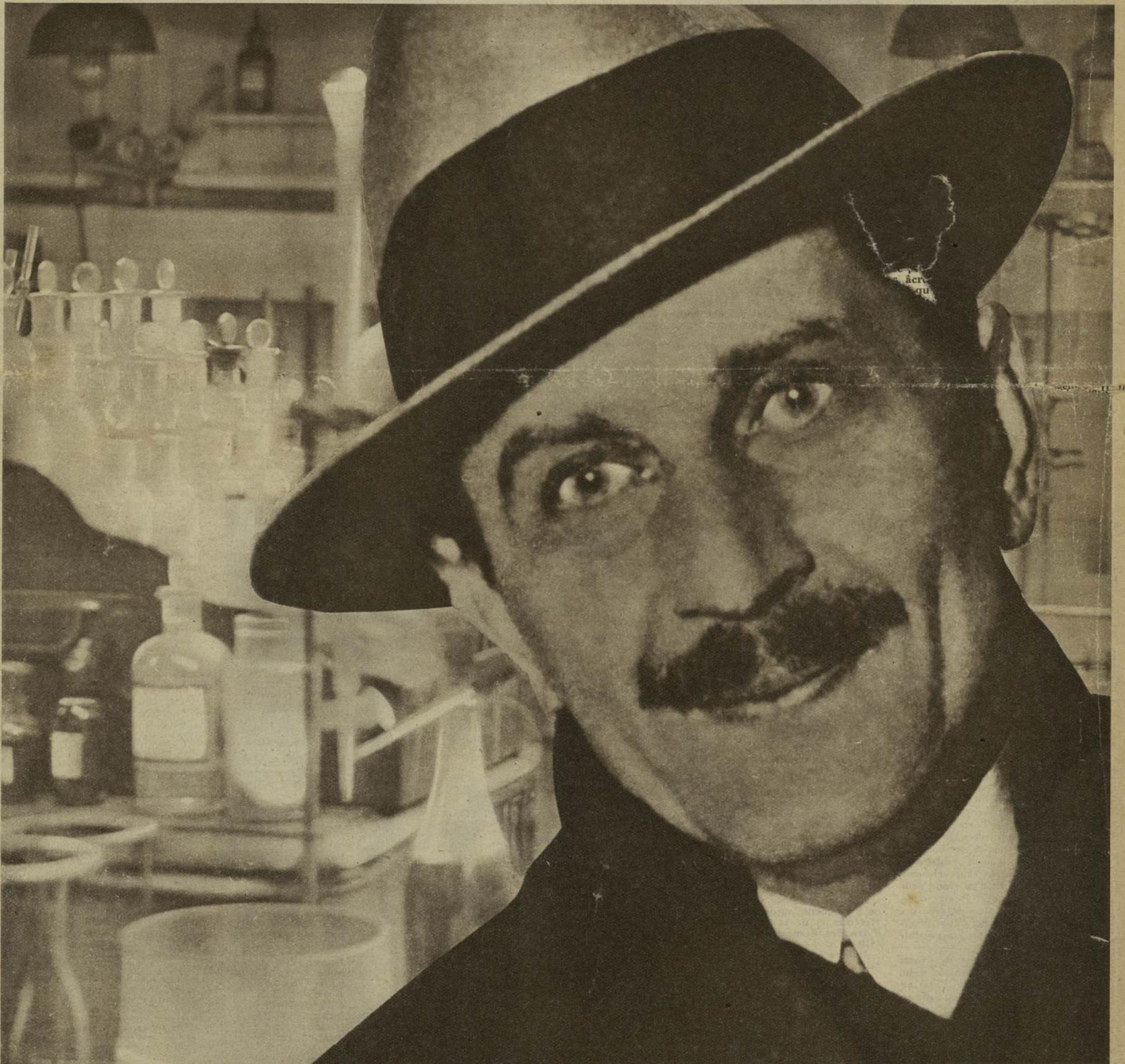
5^e Année - N° 167

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

7 Janvier 1932

DÉTECTIVE

Le secret de l'or



Chaque fois qu'un chercheur comme Dunikowski a cru surprendre le secret de l'or, quelles ruées farouches n'a-t-il pas provoquées!

(Lire, pages 8 et 9, la curieuse enquête de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | M. de Paris, la vie secrète du bourreau, par un témoin. — «Soutien» paternel, par Jean Morières. — Le meilleur ami, par M. Lecoq.
DE CE NUMÉRO | «Nardo» le bouffon, par Luc Dornain. — Le monstre de Kensington, par Ashton-Wolfe. — L'homme de la nuit, par G. Rogerie.

PARTOUT A L'OMBRE DE JEANNE D'ARC PARTOUT

Peine excessive

La condamnation de Marcel Dupret et de Roger Danse, les agresseurs des fils Lefebvre du Prey, aux travaux forcés à perpétuité, est excessive ; elle a causé une impression pénible, elle est apparue comme une sorte d'injustice.

Des journalistes, que l'on ne peut soupçonner, bien au contraire, de systématique indulgence, ont protesté contre la rigueur du verdict des jurés de l'Oise : que les deux accusés ne fussent pas « intéressants », selon l'expression courante, on en conviendrait, sous la réserve que ces chenapans, dévoyés et promis à un destin lamentable, n'avaient jamais connu les directives de parents plus responsables qu'eux-mêmes de leur propre déchéance.

Ils étaient jeunes : à peine avaient-ils atteint leur majorité ; pour leur dernier exploit, un châtement significatif s'imposait : la réclusion — succédant à toutes les peines d'emprisonnement antérieures — semblait devoir s'appliquer fort équitablement au cas de Marcel Dupret et de Roger Danse. Un séjour de cinq à dix ans dans une maison centrale, il y avait là une marge suffisante, une possibilité de répression capable de satisfaire aux plus légitimes exigences de la justice et de la protection sociale.

Mais le bague perpétuel pour ces bandits d'opérette, armés d'un mousqueton vide et d'un revolver chargé de balles... en papier, on a peine à concevoir que des hommes raisonnables et sans parti pris l'aient décidé « en leur âme et conscience ».

Les circonstances mêmes de l'agression étaient caractéristiques ; elles signifiaient, sans aucun doute possible, que les accusés n'avaient jamais eu l'intention de commettre un meurtre, ou même de le tenter.

Nous savons, par contre, ce qu'il faut penser du couplet si souvent entendu en Cour d'assises, de « Je n'ai pas voulu tuer, mais j'ai perdu la tête »... On perd la tête, soit, mais on n'oublie pas, avant de rencontrer l'adversaire, de se tenir dans sa poche, pour se défendre, naturellement ; mais cette légitime défense — problématique — se transforme presque toujours en un meurtre, la victime étant, bien entendu, celui que l'on prétendait redouter...

Les jurés de l'Oise ont cru au danger des balles en papier ; la frayeur que peut inspirer un mousqueton... vide est sans doute égale à celle que provoquerait un mousqueton qui ne l'est pas, mais la frayeur ne se paie pas aussi cher — judiciairement parlant — qu'un projectile dans le ventre.

Des agresseurs armés ont en eux une volonté latente d'homicide ; la résistance plus ou moins énergique de la victime décide le plus souvent de son sort.

Rien de tout cela dans l'affaire de Beauvais. Et même, malgré leur casier judiciaire chargé, il pouvait y avoir en faveur des deux jeunes accusés, en raison même de l'abandon matériel et moral dont ils avaient souffert, un élément de pitié qui aurait dû frapper les juges.

Du côté des victimes, quelques observations nécessaires : MM. Lefebvre du Prey ne subirent aucune violence, pas une égratignure ; ficelés à un arbre, leurs liens étaient si mollement serrés qu'ils purent se libérer tout seuls ; l'opinion publique, exprimée par le volumineux courrier que tous les journaux ont reçu à l'occasion de ce procès, a rapproché l'excessive rigueur du verdict de la qualité des victimes, fils d'un sénateur, ancien ministre. Il est regrettable que le rapprochement ait pu venir à l'esprit d'un grand nombre... Nous ne savons s'il est fondé, n'étant point doué du pouvoir de lire dans le cerveau des juges ; nous déplorons simplement qu'il ait été possible de l'imaginer...

Pour conclure, l'époque des vœux nous y incite, nous formulons celui d'une grâce que le chef de l'Etat accorderait à Marcel Dupret et à Roger Danse : ainsi serait réduit et proportionné à leur faute le châtement qu'ils méritent de subir.

Quand elle est excessive à ce point, la peine ressemble fort à une injustice.



Sur la place du Martrois, la bonne Jeanne... en uniforme.



C'est M. Jean Zay qui vint au secours de la petite danseuse.

Orléans, le 2 janvier 1932

Ma chère amie, le 2 janvier. Comme le temps passe. Je t'envoie mes meilleurs vœux de bonne santé à l'occasion de 1932. J'espère comme tout le monde que cette nouvelle année va nous apporter à tous beaucoup de bonheur et beaucoup d'argent, et que chacun va bientôt retrouver le sourire indispensable à l'existence.

Moi, tu le sais, ce sourire est ma raison d'être et pourtant j'ai depuis quelques jours bien des raisons de perdre ma bonne humeur. Dans une semaine à peine, je vais passer en correctionnelle.

Quand j'y songe, j'en reste, comme on dit chez nous, à Marseille, tout escagassé.

En correctionnelle, à dix-huit ans... Mais il faut que je te raconte cette histoire qui, dans mon pays natal, eût passé pour une galéjade et dont, ici, on s'entretient, entre deux portes, le front barré d'un pli soucieux.

L'affaire remonte au 9 novembre. Il pouvait être dix heures du soir. Dix heures du soir... Non pas l'heure du crime, mais l'heure du bridge.

Au Novelty Bar, où, je te l'ai déjà dit, je suis depuis quelques mois engagée comme danseuse, des messieurs s'étaient installés, au premier, dans la salle de dancing, pour jouer aux cartes. Des messieurs très bien. Il y avait, parmi eux, deux officiers aviateurs et notamment le beau-frère du préfet du Loiret.

Pour ne point les troubler, nous avions mis, au bar, le pick-up en sourdine et nous dansions, mes camarades et moi, au rythme d'une musique nostalgique et lointaine. C'est alors que j'aperçus, suspendus au vestiaire, la tunique et le képi des aviateurs. Il faisait chaud dans la salle. Et ces messieurs, à qui l'épreuve du sang-froid et l'habitude du grand air confèrent une tranquillité audace, n'avaient pas hésité, contrairement aux règlements de la tenue des militaires dans un établissement public, à faire leur partie de cartes en manches de chemise.

Tout cela d'ailleurs n'avait pas d'importance. Combien de respectables fonctionnaires et de hauts officiers viennent ici s'amuser fort gentiment, sans penser à mal, à l'heure où s'éteignent, autour de la place du Martrois et de la statue de Jeanne d'Arc, les dernières lumières de la ville !

Mais, ce soir-là, le diable s'en mêlait.

Et le diable me mit en tête une bien étrange idée.

Tu sais, ma chère amie, que j'ai toujours été un peu diable moi-même. Toute jeune, tu t'en souviens, je m'étais, à la grande joie des revendeuses de poissons et des marchands de coquillages, promenée sur le vieux Port, habillée en marin.

— Adieu l'amiral, criaient-ils autour de moi.

Ce joyeux souvenir me revenait à l'esprit et aussi celui d'une danseuse d'ici qui, un soir, avait revêtu l'uniforme du chasseur nègre de la maison. Un bel uniforme rouge à parements verts et doré sur tranches. Alors, avisant la tunique et le képi aux ailes brodées, j'eus l'irrésistible envie de m'en déguiser.

Le temps de rassembler mes cheveux derrière mes oreilles pour mieux les dissimuler sous le képi, d'endosser la tunique et d'enfiler un pantalon noir que Tiam, le chasseur, m'avait obligamment prêté et j'apparus devant les habitués du Bar, la taille bien prise dans l'élégant uniforme de l'aviateur.

On me fit fête. On m'acclama.

— Chiche ! que tu n'irais pas ainsi dehors !

— Au fond, pourquoi pas !

Je prends le bras de Yette, ma camarade, et me voilà partie.

Il y avait peu de monde dans les rues. Sur la place du Martrois, deux agents à gants blancs montaient la garde devant Jeanne d'Arc. Comme



Au Novelty Bar, on dansait gaiement au son du pick-up.

tous les soirs, la vie nocturne s'était réfugiée derrière les vitres illuminées du café de la Rotonde qui est ici ce qu'est le Glacier de notre Cannebière : le rendez-vous du tout-Orléans civil et militaire.

D'un pas et d'un cœur légers, ravie au fond de moi-même du bon tour que j'allais jouer aux graves habitués de ce café, je vins, sans me départir de la dignité afférente à mon personnage, m'asseoir sur la moleskine et je commandai un café crème.

Je fus naturellement l'objet de la plus vive attention. De vieux messieurs, interrompant leurs parties, se poussaient le coude et souriaient dans leurs barbes. D'autres, ajustant leurs lorgnons, se concertaient, perplexes... Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes ; satisfait de la curiosité que j'avais éveillée, je



réglai, je retournai au Novelty, point de départ de ma courte équipée et je remis au vestiaire tunique et képi. Rien n'avait été troublé dans le cours paisible de l'existence orléanaise ; du moins le pensai-je, en mon âme innocente.

Pauvre de moi ! L'un des habitués du café, où j'avais fait une si courte apparition, avait failli tomber en syncope : c'était M. le commandant du parc d'artillerie.

A la vue de l'étrange aviateur, son sang n'avait fait qu'un tour. Il était allé, tout courant, alerter les deux agents qui, dans l'ombre de Jeanne d'Arc, montaient la garde. Ces deux agents n'ayant pas cru intervenir, l'officier supérieur se précipita chez le commissaire qui chargea deux autres agents d'une enquête.

Ils n'eurent pas de peine à connaître la vérité et, dès le lendemain, j'étais convoquée au commissariat. Bon enfant, M. le commissaire me reprocha mon imprudence, me frota les oreilles et me renvoya à mes danses.

Deux semaines s'écoulèrent. Je ne pensai plus à cette affaire, quand je reçus un matin une convocation m'invitant à me présenter chez M. le juge d'instruction : j'étais inculpée de port illégal d'uniforme.

J'en ai encore les sangs retournés. Déjà, j'ai subi mon premier interrogatoire :

— Voyons, m'a dit M. le juge, dites-moi bien toute la vérité : avez-vous eu l'intention de porter atteinte au prestige de l'uniforme national ?

Je ne savais que répondre. C'est M. Jean Zay, mon excellent avocat, qui vint à mon secours et répondit à ma place. J'étais sans voix et sans salive.

— Pourquoi voulez-vous, a dit mon défenseur, que cette enfant ait eu l'intention d'outrager l'armée. Et comment pouvez-vous retenir contre une femme le délit de port illégal d'uniforme, puisque les femmes ne portent pas d'uniforme ?... Tout au plus, ma cliente est-elle passible d'une amende pour s'être publiquement travestie avec une tunique d'officier aviateur...

Fort heureusement, tout le monde ici est bien gentil pour moi et m'assure que je ne finirai pas mes jours, un boulet aux pieds, sur la paille humide des cachots.

Tout de même, qui aurait pensé que, dans cette ville où depuis des années l'on peut voir la bonne Jeanne revêtue de l'uniforme de la cavalerie régulière de Charles VII, une petite danseuse serait un jour poursuivie pour avoir quelques minutes endossé le veston d'un officier aviateur...

ANNETTE.

P. c. c.

JEAN-MARCEL.



Annette jette à la poste, à Orléans, la lettre à sa « chère amie », publiée par nous (ci-dessus).

Les cheveux tirés sous le képi aux ailes brodées, Annette alla s'asseoir sur une banquette de la Rotonde, où fréquente le tout-Orléans.

Pauvres victimes

La loi d'amnistie était attendue impatiemment : loi juste, de pardon nécessaire, d'équitable oubli. Mais rien n'étant parfait en ce monde — et le système législatif moins que tout autre — il est arrivé que cette loi excellente a provoqué dans certains cas des situations extrêmement pénibles.

Par exemple, en matière d'accidents : la veuve de la victime, s'il y a eu homicide, ou la victime elle-même a attendu un an et demi ou deux ans que l'affaire vint à l'audience. Le procès est fixé. L'amnistie arrive : le tribunal correctionnel est dessaisi... Et les malheureux blessés ou leur famille qui pensaient se constituer à l'audience sont obligés désormais de faire un procès devant le tribunal civil. L'affaire viendra dans deux ou trois ans et entraînera des frais de procédure élevés.

C'est là un résultat choquant : de la loi équitable est née une injustice.

Les malheurs de l'Esthonien

Un Esthonien comparait mercredi dernier devant la Chambre des Appels correctionnels de la Cour de Paris : il était poursuivi pour infraction à un arrêté d'expulsion et, de ce chef, avait récolté 3 mois d'emprisonnement.

L'Esthonien n'avait pas compris grand-chose à l'affaire : l'arrêté ministériel était resté pour lui un document indéchiffrable et son arrestation lui était apparue comme une monstruosité.

Aussi manifestait-il sa stupeur et sa colère par des mouvements assez vifs : un garde l'ayant rappelé à plus de dignité, l'Esthonien le boxa : du coup, le premier délit s'aggravait d'un second : violence à un agent de la force publique, en pleine audience ; l'affaire prenait un tour sérieux : aux trois premiers mois de prison, la Cour en ajouta six autres pour la rébellion.

L'Esthonien regagna la Conciergerie, lesté de ses neuf mois et, cette fois, il n'y comprit plus rien du tout.

Arbitraire

L'administration des Eaux et Forêts en a de bien bonnes : sous prétexte qu'un incendie avait ravagé, en 1929, dix hectares de la forêt de Fontainebleau et qu'on ne put en décourvir la cause, elle poursuivait en correctionnelle des automobilistes qui avaient stationné sur la route de Sully, domaine privé de l'Etat ; et l'on doit savoir qu'il n'est pas permis de circuler ou de stationner sur le domaine privé de la République.

Seulement, l'administration des Eaux et Forêts n'avait pas pris garde qu'elle tolérait depuis un temps immémorial la circulation des voitures particulières sur tous les chemins de la forêt de Fontainebleau : et cette tolérance permit à la Cour de Paris, l'autre semaine, de rejeter une poursuite singulièrement arbitraire.

Le mauvais exemple

Le cuisinier de la prison de Sing-Sing fut, pendant près d'un quart de siècle, connu comme le modèle de l'honnêteté. Ses subordonnés, les aides-cuisiniers et les marmitons, étaient naturellement tous des déteus. Ceux-ci ont tant et si bien vanté les charmes du « métier » de cambrioleur qu'ils ont fini par détourner le vieux George du droit chemin : un jour de sortie, comme il se trouvait dans un restaurant, il menaça de son revolver les consommateurs et prétendit les dépouiller de leur portefeuille. Malheureusement pour lui, il était « débutant » dans le métier et ne fila pas assez vite, de sorte qu'il put être appréhendé par un policier mandé par téléphone.

Le vieux George fut donc ramené dans la prison où il avait vécu pendant vingt-cinq ans, mais, cette fois, en qualité de déteu.

LA LAURÉATE MYSTÉRIEUSE
Mme Helen Zenna Smith, auteur du remarquable roman intitulé : « Pas si calme », qui vient d'obtenir le Prix Séverine, demeure toujours introuvable. On dit même que sa famille, « une grande famille d'Angleterre », l'aurait fait disparaître. Le mystère demeure donc entier.

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)
1 an 6 mois
FRANCE ET COLONIES..... 65. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37
DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

DÉTECTIVE

M. de PARIS

I. — Mes souvenirs

Un jour-là, comme d'habitude, la vieille domestique qui me sert depuis vingt ans frappa à la porte de ma chambre et entra. Elle déposa d'abord sur la table de nuit le plateau chargé du petit déjeuner et alla à la fenêtre.

— Il fait beau, mais froid, Monsieur, dit-elle.

Elle ouvrit les contrevents. La lumière glauque et les senteurs humides du jardin envahirent la chambre. Je n'avais qu'à étendre le bras pour trouver les journaux que Marie avait déposés à mon chevet. C'est une habitude que j'ai conservée du temps où j'étais rond-de-cuir, où je hantais les couloirs sombres du ministère de la Justice. Mais alors que, autrefois, je me préoccupais surtout, en raison de mes fonctions de chef de bureau, de l'actualité criminelle, je l'ai depuis longtemps reléguée au second plan. Parlez-moi de la politique mondiale, de la crise allemande, de la crise anglaise ; j'ai, sur tout et sur tous, des opinions que je crois sûres. Il arrive que des amis, des journalistes, viennent me rendre visite. Ils essayent de me faire évoquer des souvenirs. Mais je veux être de mon temps ; je ne suis pas si vieux !

J'ai soixante ans passés. C'est un bel âge. Mon fils me rappelle quelquefois en souriant que j'ai des petits-enfants. Cela me rajeunit. Ils viennent me voir le dimanche et me posent des questions indiscrètes.

— Dis, grand-papa, tu l'as connu, Monsieur Deibler ?

Car ce sont des enfants modernes. Ils savent que l'histoire de l'Ogre et du Petit Poucet est une blague et que celle du Chaperon Rouge n'est qu'une fable. Il leur faut autre chose ; la réalité avec ses oripeaux sanglants les attire. Le visage du bourreau leur rappelle celui de Barbe-Bleue ; mais un Barbe-Bleue tout habillé de noir est bien plus terrible que l'autre, puisqu'il tue sans distinguer hommes, femmes ou enfants.

Je ne réponds pas quand ils me questionnent. Je vous l'ai dit : je ne veux pas vieillir ; et vivre dans le passé c'est avouer la déchéance proche.

Cependant, aujourd'hui, je me sens fatigué. Je paresserai donc au lit. Qui me presse ? Ne suis-je pas toujours en vacances ?

A vrai dire, l'oisiveté me pèse. Je regrette obscurément l'arrivée au bureau, les couloirs sombres. Je ressemble, en somme, à un vieux cheval de manège que l'on aurait mis brusquement au vert et qui ne sait plus que tourner en rond.

Décidément, ce matin, je broie du noir.

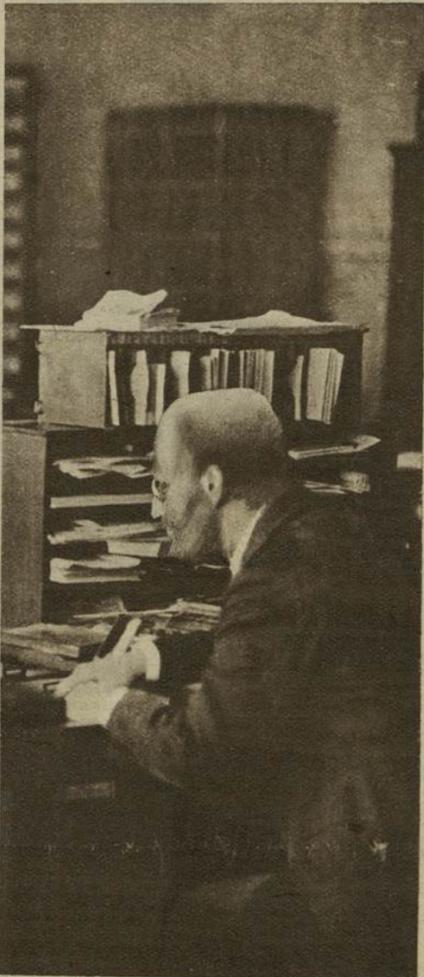
Ouvrons les journaux.

Un filet de quelques lignes, en première page, a attiré mon attention :

Georges Gauchet, l'assassin de M. Danenhoffer, le bijoutier de l'avenue Mozart, condamné à mort par les assises de la Seine, expiera son crime ce matin. On se souvient que Gauchet, après sa condamnation, avait refusé de signer son pourvoi en cassation et son recours en grâce. M. Campinchi, contre le gré de son client, avait alors réclamé une commutation de peine et obtenu que onze jurés, sur les

La vie secrète

du bourreau par UN TÉMOIN



J'étais autrefois un vieux rond-de-cuir et je hantais les bureaux d'un ministère.

doze qui avaient condamné Gauchet à la peine capitale, s'associèrent à son geste. La commission des grâces, réunie récemment, donna un avis défavorable. Mercredi dernier, M. Campinchi fut reçu par M. Doumer, président de la République, et tenta auprès du chef de l'Etat une ultime démarche. M. Doumer n'a pas cru devoir faire usage de clémence.

Aubes tragiques, aubes sanglantes !

De combien d'exécutions capitales ai-je été le témoin !... Il me semble revoir encore les montants décharnés de la guillotine dresser vers le ciel des bras désespérés. Le piétinement des hommes de loi dans les couloirs déserts, la masse immobile de celui qui va mourir, écrasée sur un pauvre lit de camp, et le fatidique : « Ayez du courage » qui résonne dans le silence de la cellule comme un glas composent une scène de cauchemar dont mes nuits ont été longtemps angoissées.

J'étais alors employé au bureau des grâces lorsqu'une femme, que je ne nommerai pas, demanda à être reçue. C'était une personne d'une quarantaine d'années, au teint flétri et d'allure lasse. Son fils l'avait quittée à l'âge de seize ans pour courir l'aventure. Il avait d'abord vaguement voyagé de commerce, puis il avait perdu sa place. Il s'était mis à boire et avait trouvé des camarades paresseux comme lui. Une première faute l'avait conduit sur les bancs de la police correctionnelle. Une seconde fit tomber le sursis dont il avait bénéficié et nécessita son incarcération. Dès lors, il fut perdu. L'un après l'autre, il descendit les degrés de l'échelle sociale.

Un jour, on l'arrêta pour meurtre et il fut condamné à mort. La mère était devant moi, implorante et désespérée. Oui, son enfant était coupable, mais, disait-elle : « C'est ma faute ; j'ai été trop faible pour lui, trop bonne. Quand il était petit, j'excusai toutes ses erreurs. Il apprit ainsi à nier mon autorité, à me mépriser. Quand il fut condamné, je n'osais pas le laisser dans la peine. Je lui procurais l'argent dont il avait besoin. Il me remerciait en termes touchants, me promettant de ne pas recommencer. Mais, hélas ! la liberté reconquise, je ne le voyais plus. Tout de même, Monsieur, je ne saurais oublier qu'il est la chair de ma chair. Je sais ce que vous allez me dire. Il a commis un crime effroyable, il a, pour le dévouer, tué un homme et il a eu ensuite recours à un incendie pour détruire les traces du meurtre. Oui, c'est horrible ; mais il est mon fils. Et la première coupable, c'est moi, la mère, qui n'ai été qu'indulgente quand il fallait être forte. Je l'ai dit aux jurés.

Ils n'ont pas voulu m'entendre. Comprenez-moi, Monsieur, et faites un rapport favorable pour la grâce que je sollicite et que j'implore à genoux. » La porte s'ouvrit à cet instant et un homme entra.

Il était de haute stature ; son visage rond et froid se terminait par une barbiche en pointe dans laquelle il passait une main épaisse aux doigts noueux. Il avança jusqu'à moi et, jetant un regard oblique vers la suppliante, il murmura, énonçant ses noms et qualités :

— Anatole Deibler, Exécuteur des hautes-œuvres.

Ainsi, le hasard, un hasard probablement unique, mettait en présence la victime et le bourreau. Car je ne pensais point à celui qui, dans sa cellule, attendait l'expiation terrible qu'il avait appelée par un geste homicide. Non. La vraie, la seule victime du verdict impitoyable des hommes était là, devant moi, pantelante de désespoir et d'angoisse, enveloppée dans une robe grise usagée, les cheveux blanchis par le chagrin et cachés — dernier geste d'une coquette qui s'ignore — par une toque de velours noir.

Le vieillard, sombre et triste, et la mère éplorée se regardèrent. Elle avait entendu le nom. Ses yeux, grandis par l'angoisse, trahissaient son effroi. Elle saisit cependant la main du bourreau — cette main qui devait donner la mort — et la trouva glacée comme la mort elle-même.

— Grâce ! murmura-t-elle.

Deibler devina-t-il ? Il devint en tout cas très pâle et répondit :

— Je ne suis que l'exécuteur des lois.

Ainsi, d'un coup, marquait-il la différence qui nous sépare. La mère avait donné la vie. Lui, il donnait la mort. Aussi bien, la conversation prit-elle tout de suite une allure brève et dramatique qui est restée mot pour mot dans mon souvenir. La suppliante, changeant d'adversaire, changea d'arme.

Elle se nomma :

— Je suis la mère de celui que vous exécuterez peut-être.

— Ce n'est pas moi qui l'ai condamné.

— Osez-vous, après m'avoir vue, faire tomber sa tête ?

— Il a tué.

— Mais c'est mon fils.

— Il a tué.

Il était le représentant de la société impitoyable et chaque réponse avait le poids d'une sentence irrévocable : « Il a tué ». Mais lui, que faisait-il, lorsque, dans les nuits sinistres, il assemblait les bois de la mort ? Cette sécurité absolue dans la mission qu'il avait reçue m'épouvantait.

Ce fut la mère qui recula. Lentement, elle gagna la porte. Je ne devais plus jamais la revoir. Huit jours plus tard, la tête de son fils tombait de l'échafaud.

Souvenirs, souvenirs ! Ils sont là, sanglants, qui me pressent. Evocations terribles, réminiscences âpres, je vous ai longtemps éloignées. Et voici qu'elles reviennent en rangs pressés, bataillon épouvantable. J'y cède enfin, avide d'une paix qui m'a fui. Vous voulez le savoir ?

L'Ogre, le Barbe-Bleue qui troubla notre enfance, il vit là, tout près, dans une tranquillité familiale qu'on pourrait lui envier. Il n'est pas méchant, un peu pointilleux peut-être. Ses aides, ses enfants l'entourent de respect. Il le mérite, certes.

Je vous entends. J'ai gardé trop longtemps le silence. Vous voulez tout savoir. Eh bien ! je parlerai ; vous saurez tout...

(A suivre.)

UN TÉMOIN.



Cette pauvre femme éplorée, la vraie victime, s'enfuit sans avoir pu fléchir le bourreau.

Il me semble revoir encore les montants décharnés de la guillotine dresser vers le ciel des bras désespérés.

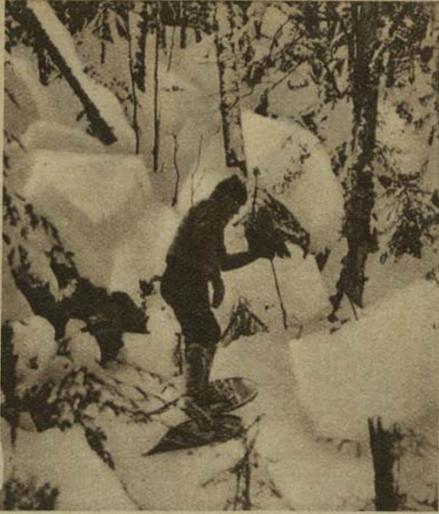
Un homme entra. Il était de haute stature. Son visage rond et froid se terminait par une barbiche. C'était Anatole Deibler.

La légende du Klondike est morte et, pourtant, le temps des ruées vers l'or n'est pas terminé. A la limite du cercle arctique et des plaines de glace du Barren, d'immenses territoires inexplorés attendent encore les prospecteurs. Dans les campements d'indiens et dans les bars de Vancouver, on parle toujours des prodigieuses bennes d'or qu'ils renferment. Mais ils ne sont accessibles que pendant quelques semaines et même à l'époque favorable de l'année, à la saison du soleil de minuit, des pieds de glace protègent l'or des vallées et des creeks. Pour le moment, c'est le silence. Puis un jour, comme en 1898, un homme seul, audacieux et désespéré, retrouvera la trace perdue, lèvera, de la neige, ses mains pleines de métal jaune. Alors, une fois de plus, la folie saisira tous les aventuriers des deux mondes et les attelages de chiens, par milliers, reprendront les pistes du Nord, marcheront aveugles vers leur destin.

J'ai quitté White Horse depuis deux semaines et les pistes de Dawson et du Klondike sont toujours désertes. Les interminables forêts du Yukon étendent devant moi leur solitude obscure, endormies dans le grand silence d'hiver. Le jour diminue continuellement. A deux heures de l'après-midi, les chiens bataillent avec la neige sous les étoiles. Il fait soixante degrés de froid. Je pense dans le blizzard glacé que deux cents milles plus au Nord, à proximité du cercle et de la nuit totale, le pays des champs d'or promet une escale hospitalière, des amis, des souvenirs de la grande époque, des conversations interminables autour des poêles où le mot magique « Gold », l'or, reviendra à chaque instant.

Au bord des pistes s'élèvent tous les quarante milles des cabanes de rondins enfouies sous la neige et, pour la plupart, inoccupées. Bâties aux jours héroïques où le Klondike donnait son or sans marchander, elles jalonnaient les pistes de la course insensée. Huit années à peine ont suffi pour vider le pays. Les veines de l'Eldorado, du Klondike, de la Bonanza se sont appauvries et la grande armée des chercheurs, ayant brûlé son rêve, est allée mourir de froid et de misère du côté de Nome, à des centaines de milles à l'ouest.

Les trappeurs indiens et les métis ne s'installent même plus dans ces cabanes au cours de leurs périlleuses chasses aux fourrures. Aux toits solides de bois, sous lesquels il fait chaud, ces sauvages enfants du Nord ont toujours préféré leurs fragiles feux de campe-



Sur la piste, des branches brisées entravent souvent la route.

ment, établis à l'abri d'un sapin renversé par la tempête. Rien cependant n'est dévasté, ni même dérangé dans ces cabutes. La provision de bois prête à garnir le poêle est chaque fois miraculeusement renouvelée ; une cache de nourriture subsiste toujours au fond d'un tonneau ou dans une caisse accrochée aux poutres. Le voyageur égaré, dont les vivres s'épuisent, trouve presque toujours là une chance de salut. Par contre, celui qui passe abondamment pourvu encore, et qui remarque que la cache est presque épuisée, ne manque pas de la renouveler avec ce qu'il a en trop de vivres. Les hommes blancs ne sont pas nombreux dans le Wild et bien des milles les séparent, mais ils savent s'entraider. C'est le seul pays au monde, peut-être, où l'on aime comme un frère l'inconnu qui passera demain ou dans six mois. Enrichir la cache, c'est simplement obéir à la loi du Pays Lointain.

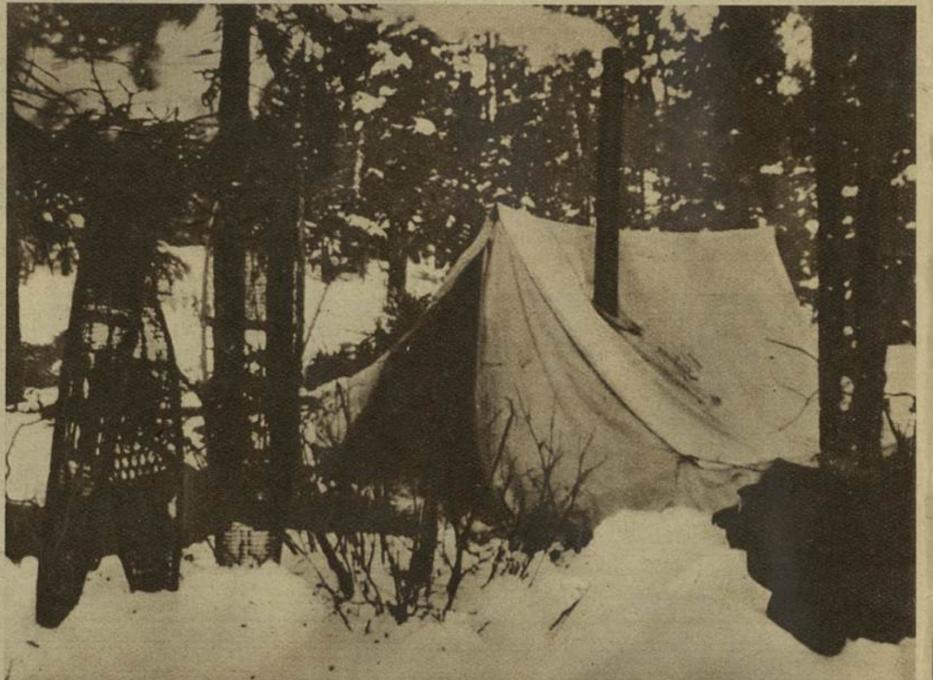
Le Pays Lointain connaît un grand nombre de lois non écrites mais reconnues et observées par tous les blancs. Elles font, de ces solitudes retranchées du monde et inhabitables pendant huit mois de l'année, une sorte de patrie où il n'y a pas beaucoup de place pour la haine et le vice.

En dépit des romanciers désireux de s'assurer un succès facile en racontant des récits dramatiques où la règle du jeu veut que les prospecteurs s'entre-tuent pour se voler, le Nord souffre peu des tares du monde civilisé. Dans ces conditions, le mot police perd

LA POLICE DE NEIGE



Fuyant désespérément la poursuite des trappeurs, des bandes de caribous se jettent dans les immenses rivières, coupées de rapides et les traversent à la nage.



Pendant deux nuits, le caporal Jones et moi nous partageâmes le même campement où, lorsque le repas du soir était expédié, il me racontait ses aventures.

La police montée du Grand Nord possède l'attirail complet du « red coat », la veste rouge, le grand feutre, la culotte noire à soutache jaune, les bottes fauves aux éperons dorés.



Avec mon team de service, je me rendis à White Horse où je réussis à me faire délivrer un attelage de chiens plus vigoureux et plus rapides.



Aux temps fiévreux des courses à l'or, les hommes se pressaient sur les pistes.

un peu ici sa signification. Il n'y a pas de mauvais garçons dans l'arctique. L'épreuve de la piste les redresse et en fait des hommes ou bien, dans un pays qui tout entier se ligue contre eux, ils ne tardent pas à être éliminés en quelques semaines.

Pourtant lorsqu'il y en a, leur contrôle n'est pas facile. Les deux seules voies d'accès et de sortie en Alaska et Yukon sont constituées par douze cents milles de mer ou trois mille milles de désert glacé. C'est une frontière large. Pourtant, il est bien rare qu'un malfaiteur échappe à la police montée.

Le policier monté des brigades du Grand Nord, celui qu'on appelle le *red coat* à turrique rouge, est un mélange sympathique d'aventurier de la belle espèce et de serviteur fidèle de la loi. Vienne l'occasion, il y a aussi en lui le type parfait du chasseur d'hommes. Des années passées dans le Wild ont développé cet instinct primitif. La partie n'est pas toujours facile. Les Indiens et les Esquimeaux, qui composent le seul élément douteux du Pays Lointain, sont des coureurs de piste redoutables. Sur des canoës de peau, bâtis en quelques heures ou avec des attelages pitoyables, ils affrontent les rapides les plus dangereux ou les tempêtes d'hiver les plus terribles. Mais avec un bon *red coat*, la loi a toujours le dernier mot. Le constable, en mission de capture, reste absent parfois pendant des mois, mais il finit par revenir au poste avec son homme. Lorsqu'un policier, à quelque distance qu'il soit des régions civilisées, en pleine solitude, en tête à tête avec celui qu'il a rejoint, prononce les paroles sacramentelles : « Vous êtes sous mandat d'arrêt » (*You are undared arrest*) l'homme est bien perdu. D'ailleurs tous les *red coats* sont de merveilleux tireurs. Le prisonnier ne peut pas entretenir d'espérance : le règlement est formel. Il doit être ramené mort ou vif. Fuir le jugement régulier c'est s'exposer au jugement sommaire.

Ce fut dans la vallée de la rivière Klondike que je rencontrai l'attelage rapide du caporal Jones en tournée de surveillance. Depuis plusieurs jours, j'avais établi mon campement dans ces solitudes qui, il y a quelques années, livrèrent des millions d'or. Les anciens claims étaient abandonnés. Sous la neige, des boîtes à écluses, destinées au lavage des sables aurifères, apparaissent encore brisées. Dans la vallée du Creek Eldorado deux prospecteurs de l'an-

Un matin arriva à notre poste une jeune Indienne de la tribu des Chiens.

cienne époque travaillaient encore le sous-sol de leur concession et ils me montrèrent le produit de leur lavage du dernier été, environ sept mille dollars chacun. Ils n'avaient pas tout à fait perdu leur temps, mais il était évident que les veines du vieux Klondike étaient presque taries et que les forêts repoussaient là où avaient peiné des milliers d'hommes. Tout près de là, on me montra le claim du fameux Andersen qui, en trois ans, récolta plus de 4 millions de dollars. Maintenant Andersen vit pauvre dans une île déserte de la Colombie britannique et les dragueurs électriques achèvent de racler les sables du creek légendaire...

■ ■ ■

Je reviens définitivement à la police montée sans plus me laisser tenter de raconter les légendes des chercheurs d'or. Des trappeurs blancs, quelque temps auparavant, s'étaient plaints à Dawson du pillage de leur ligne de trappes. La police montée qui avait d'excellentes raisons de soupçonner certains Indiens de sa connaissance, avait envoyé le caporal Jones pour les surprendre. Nos attelages s'éventèrent à trois milles de distance. Une telle rencontre sur la piste est toujours agréable. C'est un échange de nouvelles, parfois d'aide et en tout cas l'occasion de sceller une amitié de plus.

Pendant deux nuits, le caporal Jones et moi nous partageâmes le même feu de campement. Le caporal comptait un nombre des meilleurs chasseurs d'hommes de la R.C.M.P. avec les Léopold, les Dempster ou les Bruce. C'était le plus jeune gradé de la brigade de Dawson. Il n'avait que vingt-trois ans et à peine servait-il dans la Force depuis cinq ans. Comme il était instruit, il avait toutes les chances de devenir sergent ou même inspecteur dans les délais les plus rapides.

Lorsque le repas du soir était expédié et que le poêle de notre tente se trouvait garni pour une heure ou deux, Jones me racontait ses aventures. Il n'avait rien du *red coat* bouffi d'orgueil de Vancouver ou de Lake Louise Kark, mais c'était un véritable homme du Nord avec ses splendides qualités de dévouement, fraternel à l'égard de l'étranger, et aussi un représentant de la loi conscient de sa responsabilité. Il possédait certes l'attirail complet du *red coat*, la veste rouge, le grand feutre, la culotte noire à soutache jaune, les belles bottes fauves et les éperons dorés. Mais depuis longtemps il avait perdu l'habitude de s'en servir. Sa tenue était celle des trappeurs et des prospecteurs, et la dernière nuit il me raconta l'aventure qui lui avait valu son grade de caporal. Je le laisse parler.

■ ■ ■

« Au début de l'hiver dernier, j'étais détaché à la ville frontière de Carcross entre

l'Alaska et le Yukon. La région était plutôt calme. Des bagatelles de contrebande et de bootlegging nous avaient valu quelques petites alertes mais sans grande conséquence. A vrai dire, l'inspection du train de la Passe Blanche, qui remplace aujourd'hui l'inconfortable et souvent mortelle piste de 1898, constituait trois fois par semaine notre besogne essentielle.

« Un matin, une femme indienne de la tribu des Chiens arriva au poste avec son attelage. Reçue aux banacks de la montée par le caporal Hobbs, elle s'était plainte que son mari avait été tué deux jours auparavant par un Indien Loup. La nouvelle me surprit d'abord, car les Indiennes, en pareil cas, n'ont pas l'habitude de venir raconter leurs histoires, ni de recourir à la justice des blancs. Je compris quand je sus que Mrs Smith avait été élevée à l'école indienne de la mission catholique de Skayway. Le meurtrier, un mauvais drôle nommé Slippy, avait tué le Smith au cours d'une chasse aux caribous, à trente milles de Carcross.

« Hobbs, qui commandait le poste, me lâcha sur la piste du fuyard. Après réflexion, j'imaginai qu'il avait dû s'avancer vers les territoires du Mackenzie, propices à une disparition.

« Avec mon team de service je gagnai aussitôt White Horse où j'obtins un autre attelage plus vigoureux et plus rapide. Après quoi je pris la direction de la rivière Mac Millan.

« Sans être un vétérinaire, j'avais déjà assez de campagnes et d'expérience. J'en avais besoin car le Slippy, qui devait se sentir pisté, prenait toutes sortes de précautions pour effacer les traces de son passage. J'avais toutes les peines du monde pour retrouver les cendres de ses feux de campement, mais le fait est que je les retrouvais toutes. Un attelage qui prend une piste neuve, dans notre forêt du Yukon, ne peut passer inaperçu à qui sait observer. Le vent souffle et comble la trace des chiens, mais il y a des branches brisées, des sapins secoués et étrangement dépouillés de leur neige, mille indices qui ne peuvent échapper à un chasseur de profession. Bien entendu, quand il n'y a pas de vent, la trace s'allonge devant vous comme une route et les chiens, d'eux-mêmes, s'excitent pour rejoindre ces camarades inconnus avec lesquels ils pourront se battre joyeusement.

« Au bout de cinq semaines de poursuite, il devint évident que l'Indien ne m'échapperait plus. Je le suivais à quelques dizaines de milles.

« Les forêts succédaient aux forêts, silencieuses, impénétrables. Ma tente de toile ne m'avait pas servi une seule fois depuis White Horse. Un sac de couchage près du feu de branches et le ciel de l'arctique me tenaient lieu d'abri. Malgré des rations de nourriture réduite, les chiens tiraient allègrement. Une nuit, des loups essayèrent de m'enlever Poony, le benjamin de mon attelage. Je me réveillais à temps, entouré d'ombres blanches. Il est très difficile de tirer ces vagabonds redoutables et, d'ailleurs, je ne tenais pas à les abattre mais seulement à me protéger. Abandonnant ma carabine, je chargeai les loups, et je fus assez heureux pour les mettre en fuite.

« Après avoir dépassé la rivière Mac Millan, l'Indien s'engagea dans la vallée de la Gravel pour rejoindre celle du Mackenzie. Nous avions quitté le territoire du Yukon pour les Northwest Territories. Le jeu avait assez duré. Je demandai à mes chiens un dernier effort et, 550 milles après Carcross, je tombai un matin sur les traces d'un campement dont les cendres étaient encore chaudes. Mon fuyard n'était plus, devant moi, qu'à cinq ou

six milles. En moi-même je le plaignais sincèrement de tout le mal qu'il s'était donné pour rien, mais il devait payer et être pendu.

« Le soir même, à six heures, j'aperçus à travers les broussailles gelées son feu de campement. Je laissai mon attelage un peu en arrière et je m'avançai seul, sans armes. Je voulais m'éviter la tentation de l'abattre à son premier geste instinctif de résistance.

« Il était assis près de son campement, la tête dans ses mains. Ses chiens harassés étaient couchés autour de lui. J'apparus dans l'étroit cercle de clarté en disant : — Je vous arrête, Slippy !

« Il sursauta, se dressa, saisit entre ses genoux sa carabine, me mit en joue. J'étais à une fraction de seconde de ma mort. Je me mis à crier :

« — Brute, si vous tirez, les autres vous abattent comme un loup. Holà, William, Selmer, Johnson, tenez-vous en garde ! »

« Ils existaient vraiment, ces bons camarades, et l'Indien avait dû entendre parler d'eux, à Carcross. Pour le moment, à la vérité, ils ne m'entouraient que dans mon imagination et ils devaient plutôt se réchauffer en buvant du whisky à quelques centaines de milles de là. Mais la nuit nous entourait, le foyer n'éclairait que quelques mètres carrés et il était impossible à Slippy de s'apercevoir que j'étais en réalité seul. Je continuai en faisant de grands gestes :

« — Vous, Johnson, avancez-vous à gauche du campement. Vous Selmer, ne le lâchez pas de votre mire. » Puis m'adressant de nouveau à Slippy :

« — Allons, garçon, soyez raisonnable. Jetez votre carabine devant vous. Quel courage ce serait, pour un Indien Loup, de tirer sur un homme désarmé !... Personne ne vous en veut d'avoir tué Smith. Un malheur comme celui-là est si vite arrivé. Mais il faut que vous reveniez avec nous pour vous expliquer à Carcross. »

« Slippy hésitait. Enfin il se résigna à lâcher son arme. Je m'avançai tranquillement vers lui et je lui passai prestement une paire de solides menottes.

« L'Indien devint furieux quand il s'aperçut qu'il avait été joué. Mais il était désormais impuissant. En apparence il accepta la situation, mais je n'ai pas l'habitude de me fier aux apparences. Pendant les longues semaines que dura le retour, les handcuffs quittèrent ses poignets bien rarement.

« Sur la piste, il me précédait avec son attelage. Il peinait beaucoup car je lui avais ôté ses raquettes, mais sans raquettes les forêts ne pouvaient lui offrir aucune chance de fuite. Au campement je dormais le moins possible. Lorsque cela m'arrivait, l'Indien avait des entraves aux pieds, et je plaçais à ses côtés mon meilleur chien, Minto, qui connaissait tout son devoir. Inutile d'ajouter que le Colt était toujours à bonne portée de ma main...

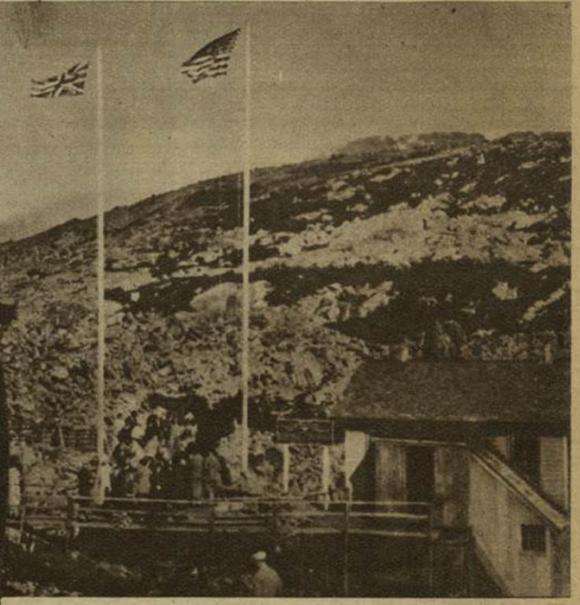
« ...Effectivement l'homme fut pendu. Son crime était sans excuse ; sur la piste il en avait lui-même convenu, et signé une feuille d'aveux en mauvais anglais : il faut toujours prévoir un jugement sommaire...

« Malgré tout, il s'était tenu à peu près tranquille, durant notre course vers Carcross. Plusieurs fois il m'avait même aidé sérieusement à triompher de furieuses tempêtes. Je n'avais plus de raison d'user de sévérité. Je suis allé le voir la veille de sa pendaison. Ma visite a paru lui faire plaisir, et il m'a semblé que le Slippy qu'on allait pendre n'était plus tout à fait le Slippy qui avait tué, mais cela ne me concernait plus.

« La loi est la loi, et il n'y a qu'une manière de comprendre son devoir... »

(A suivre.)

Jean ALLOUCHERIE.



Au début de l'hiver dernier, je me trouvais détaché à la ville frontière de Carcross.

FAITS DIVERS

« Soutien » paternel

Lorsque le président Coutant, qui dirige les débats de la Chambre des Appels correctionnels, à la Cour de Paris, rappela à Charles Eberlé qu'il avait été condamné à 8 mois de prison pour « exercice du métier de souteneur », il y eût dans la salle ce qu'on appelle un mouvement de stupéfaction, suivi presque aussitôt d'un éclat de rire.

Charles Eberlé, souteneur ? Et de qui donc, ô Vénus, protégéait-il les fructueux ébats ?

— De votre fille..., précisa M. Coutant qui ne laissa pas longtemps le public dans l'incertitude. *Votre fille vous accuse en termes formels et vous avez été pincé sur le fait, passage Brady, le 4 septembre 1931...*

Les moustaches grisonnantes du père Eberlé tremblèrent ; tremblement d'alcoolique plutôt que d'émotion indignée... L'accusation de Louise Eberlé était en effet si précise que le tribunal, n'écoutant pas le vieux, l'avait condamné à huit mois de prison et, pour ne rien oublier, à la peine accessoire mais de style : cinq ans d'interdiction de séjour.

Les renseignements sur Charles Eberlé ne sont pas fameux : cinquante ans — il en paraît plus de soixante — veuf, père de trois enfants, dont l'aînée, Louise, la dénonciatrice, exerce sa profession dans la zone comprise entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin ; Eberlé a déjà eu des difficultés avec la justice ; jusqu'ici, il ne s'en était pas trop mal tiré : un non-lieu, rendu par un juge d'instruction à Pontoise, mit fin, provisoirement, à une vilaine histoire, provoquée — celle-là aussi — par les récits de Louise Eberlé. Une histoire d'inceste, compliquée de violences, avait été révélée au ma-

trou, tout ce qu'il voulait, une machination. Voici le programme de la machination : Louise Eberlé se plaindrait à son père des menaces de son amant, qui la terrorisait pour avoir son argent quotidien ; elle demanderait aide et protection à papa, lequel accompagnerait sur les lieux du travail son enfant.

L'Algérien suivrait le manège, dénoncerait Eberlé à un agent et le ferait prendre en flagrant délit ; ainsi la présence du père serait-elle interprétée comme la preuve évidente qu'il se livrait au métier de souteneur.

Ainsi fut fait le 4 septembre 1931.

Mais qui disait le vrai, de Louise Eberlé ou de son père ?

Louise accumulait toutes les charges, n'avait garde d'omettre aucune circonstance aggravante.

— Dès l'âge de quatorze



Le vieux Charles Eberlé signalait à sa fille les « clients » dignes d'intérêt.

Charles Eberlé retourne la proposition, renverse les responsabilités : à l'en croire, lui, le père, il est un brave homme, au fond, il n'a jamais approuvé sa fille de faire le trottoir ; seulement, on n'est pas riche à la maison ; alors, comme ça ne déplaît pas à Louise et qu'elle ne savait pas faire autre chose il a toléré ; oui, c'est cela, il n'est coupable que de tolérance paternelle et puis d'avoir un peu profité de la chose...

Tandis que, Bouzid Kraria, c'est le coupable, le vrai, le seul ; c'est lui qui oblige Louise à racoler les passants et qui garde la plus grosse part des bénéfices et c'est lui aussi qui, pour se débarrasser du vieux, du gèneur, a obligé sa maîtresse à lui tendre le traquenard et à le dénoncer mensongèrement.

Ainsi, les deux thèses sont présentées : aux magistrats de choisir...

Charles Eberlé s'en rapporte, au surplus, à ce que va dire son avocat. Pas facile, la défense de ce « souteneur » à poils blancs... M^e Marc Collignon y mettra une force, une ardeur, une sûreté d'argumentation, une habileté qui triompheraient peut-être si la Cour n'avait une tendance à confirmer, à... augmenter.

Et le défenseur de réclamer un supplément d'information.

Pour appuyer sa requête, M^e Collignon donna lecture d'une lettre singulière, adressée à Charles Eberlé par un de ses voisins ; ce voisin avançait de graves précisions, concernant le rôle joué par Bouzid Kraria Loyachi, et qui confirmaient la machination.

La Cour estima toutefois que la culpabilité de Charles Eberlé était d'ores et déjà établie : elle confirma la peine.

Charles Eberlé pourra méditer sur l'ingratitude des filles.

Jean MORIÈRES.

ans, j'ai dû subir ses privautés...

Elle avait employé une expression plus crue, que la plume discrète du greffier transcrivit sur le procès-verbal d'audience en cette formule choisie :

« Il a toujours surveillé mes racolages, prenait l'argent des passes, et il m'a frappée quand il a su que j'avais un ami... »

Que répondre à l'accusation ? Charles Eberlé passe la main sur son front : des méchancetés, tout cela, et des mensonges !... Il n'en veut pas à sa fille, dont il dit, en passant, qu'il n'est pas sûr qu'elle soit sa fille — il croit se rappeler que sa femme l'avait déjà quand elle s'est mariée avec lui —, mais il en veut à l'Algérien, à Bouzid Kraria Loyachi, qui a mijoté la petite combinaison grâce à quoi, dit-il, on a réussi à le mettre à l'ombre, pour un temps. Car

Le président Coutant, qui dirige les débats de la Chambre des Appels.



M^e Marc Collignon défendit avec habileté ce « souteneur » à poils blancs.

gistrat ; incarcéré pendant plusieurs semaines, ce père trop tendre, incapable de trouver dans son métier de serrurier de quoi gagner sa vie, aurait obligé sa fille à se prostituer ; il fallait que le travail rapportât, chaque jour !... Comme un contre-maître, surveillant attentif de chantier, le père Charles se postait dans les coins où rôdait la petite, lui signalait lui-même les clients dignes d'intérêt, encaissant « à la sortie » le salaire, bref, contrôlant, avec une méthode qui, tournée vers le bien, aurait pu donner d'excellents résultats, l'activité de Louise.

Pourquoi Louise avait-elle demandé à son père de l'accompagner ?

Au commissaire enquêteur, le jour de son arrestation, Eberlé avait fait cette réponse :

— Elle m'a dit : « Papa, nous sommes dans la misère par ma faute et je veux l'en faire sortir... »

Mauvaise explication : quel besoin de jouer ainsi à la demoiselle accompagnée, si elle avait eu, vraiment l'intention de venir en aide à son père, vieilli avant l'âge ? Cette première réponse qui n'était qu'une sorte d'aveu mal camouflé ne persista guère... Par la suite, Charles Eberlé adopta une formule nouvelle, plus sérieuse ; il était victime d'un complot, victime de sa fille et de l'amant de sa fille, un « sale Algérien » dont il ne voulait à aucun prix ni comme gendre, ni comme simili-gendre ; et l'Algérien, pour se venger avait monté, avec la complicité de Louise, qui faisait



Le 4 septembre 1931, Louise Eberlé exerçait sa « profession » dans le passage Brady, alors que son père, contremaître attentif, se postait dans le voisinage.

PAS DE RHUMES L'HIVER, avec le PETIT PAIN DE TORTOSA

SUC DE RÉGLISSE D'ESPAGNE DIGESTIF ET PECTORAL RÉGLISSERIE DAUPHINOISE, VALENCE (DROME)

AU SECOURS

QUE CET HOMME SOIT VOTRE MENTOR ET AMI !

Lecture gratuite de votre vie !

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménages.

Le Dr Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait eu un mentor fidèle comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé.



Il dit lui-même : Je serai dans votre vie de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous ; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous sera parvenu gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 5878, 41, rue Joncker, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.

Vente directe du fabricant aux particuliers

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

UN NEZ PARFAIT

S'OBTIENT FACILEMENT.

Le modèle TRADOS N° 25, breveté en France, refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti pour redresser le nez.

100.000 clients satisfaits.

RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.

Modèle 25 jr., pour enfants.

Demandez notre brochure gratuite qui indique comment s'en servir.

M. TRILETY, Spécialiste-inventeur du redressement des nez. Département F 332, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES E. C. 1.



VOUS TROUVEREZ TOUT CE QUI CONCERNE LA MUSIQUE

27, Boulev. Beaumarchais Paris (4^e)

PAUL BEUSCHER

CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

SITUATION LUCRATIVE

Indépendance sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LIÈGE avec pedigree et garanties. Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER

MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225 Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix : Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garantie 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb.

Fabrique L.D. ERVICT, Rue Amalot, Paris

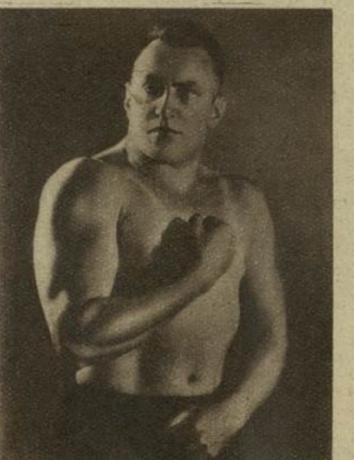
9 fr.

DES MUSCLES EN 30 JOURS

NOUS LE GARANTISSONS !

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de muscles ». En trente jours, nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de 2 centimètres les muscles de vos bras et de 5 centimètres votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince : nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

Et en cent cinquante jours ! — Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail, mais dès le trentième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps, nous vous demandons simplement de vous regarder dans une glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement obtenu de la tête aux pieds.



Nous agissons également sur vos organes intérieurs. — Nous vous ferons heureux de vivre ! Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention : ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles, nous travaillons aussi ceux qui commandent et contrôlent les organes intérieurs. Nous les reconstituons et nous les vivifions ; nous les fortifions et nous les exerçons. Nous vous donnerons une joie merveilleuse : celle de vous sentir pleinement en vie. Une vie nouvelle se développera dans chacune des cellules, dans chacun des organes de votre corps, et ce résultat sera très vite atteint. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles la fermeté dont la provenance vous émerveille, mais nous vous donnons encore l'ÉNERGIE, la VIGUEUR, LA SANTÉ. Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre : nous garantissons ce que nous avançons. FAITES-VOUS ADRESSER par le DYNAM INSTITUT le livre GRATUIT : Comment former vos muscles. Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir. Vous verrez que la faiblesse actuelle de votre corps est sans importance, puisque vous pouvez, rapidement, développer votre force musculaire avec certitude. Ce livre est à vous : il suffit de le demander. Il est gratuit, mais nous vous prions de bien vouloir joindre 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'expédition. Une demande de renseignement ne vous engage à rien. Postez le bon dès maintenant pour ne pas l'oublier.



BON GRATUIT A DÉCOUPER OU A RECOPIER

DYNAM INSTITUT, Service 85 Rue La Condamine 14, Paris (17^e).

Veillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé Comment former ses muscles, ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom
Adresse

LE MEILLEUR

AMI



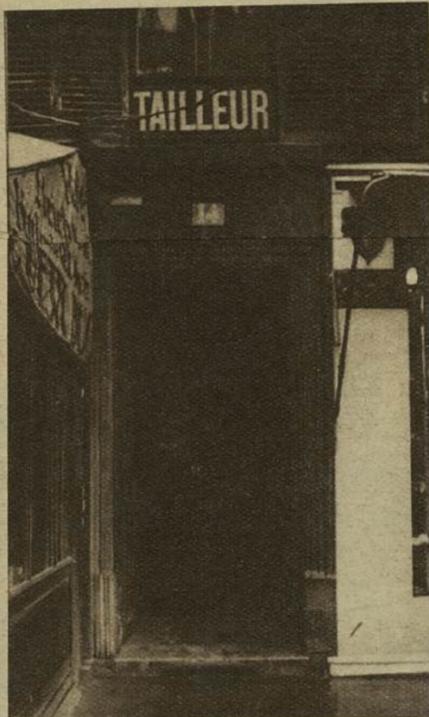
Bientôt, sur le champ de courses de Vincennes, le hasard mit Quirico en relations avec un gros parieur.

La vie de certains êtres ressemble à une perpétuelle partie de dés où, tout à coup, le sort change la face du jeu.

Le cas de Michel Quirico, dit Michel l'Italien, est à cet égard des plus typiques. Rien, évidemment, ne pouvait laisser pressentir que cet homme fortuné succomberait une nuit de la saint Sylvestre sous les coups de son meilleur ami.

Qui ne connaissait, dans le milieu spécial des bars, des cercles, des hippodromes et des maisons de rendez-vous, celui qu'on avait surnommé Michel l'Italien ? On se racontait, comme un exemple de cette chance extraordinaire dont rêvent tous les aventuriers du monde, l'origine de sa grosse fortune.

Après la guerre, à la reprise des courses, tandis que la plupart des bookmakers s'étaient rendus sur la Côte d'Azur, Michel Quirico était, lui, demeuré à Paris. Et bien-



Michel Quirico prit son vestiaire et rentra chez lui, bd Bonne-Nouvelle.

tôt le hasard le mit en relations, sur le champ de courses de Vincennes, avec un gros parieur. La déveine de l'un fit la fortune de l'autre. En une semaine, Michel gagna sur ce client malchanceux plus d'un million.

Depuis, l'ancien « book », qui n'était pas à court d'idées, avait consolidé et développé ses capitaux en les plaçant dans plusieurs affaires d'un genre spécial. Il était devenu notamment directeur du Cercle Hippique et Sportif de la rue de Grammont, où fréquentent surtout les propriétaires des maisons de plaisir de Paris.

A le voir, pourtant, personne n'aurait soupçonné la source de sa fortune. Quirico, qui avait l'allure calme et bonhomme d'un paisible bourgeois, s'habillait discrètement, menait une confortable vie de famille et était estimé de sa concierge. Né à Asti, mais naturalisé français, il parlait doucement avec un léger accent chantant, et seul son goût naturel pour la forfanterie trahissait son origine.

Mais le sort devait déjà frapper, il y a quatre semaines, cet homme heureux. Mme Quirico abandonnait le domicile conjugal pour aller « vivre sa vie » avec un danseur mondain. L'appartement qu'il habitait boulevard Bonne-Nouvelle depuis trente-trois ans ne restait pas vide. Une fille de dix-neuf ans, Micheline, lui restait.

Quirico encaissa le « coup » avec sang-froid. On le vit toutefois, à la police judiciaire, déposer contre le danseur une plainte en détournement de bijoux.

Le danseur, convoqué, exhiba des reçus dûment signés de la main de Mme Quirico. Quirico dut abandonner les poursuites.



Edouard Bosco (ci-dessus) avait rendez-vous au cercle de la rue de Grammont avec Quirico.

« L'accident » fut classé... Quirico reporta toute son affection sur sa grande fille, qui relevait à peine d'une grave maladie, et qui, fiancée, devait bientôt se marier.

Et la nuit de la saint Sylvestre arriva. Quirico ne voulut point la passer sans convier au souper qu'il avait retenu, avenue des Champs-Élysées, chez Langer, Edouard Bosco, son meilleur ami.

Une solide et sûre affection aussi, celle-là. Edouard Bosco et Michel Quirico étaient. Ils se connaissaient depuis plus de vingt ans et ne s'étaient jamais quittés. Leur commune amitié les avait conduits à s'occuper des mêmes affaires. Edouard Bosco, courtier en bijoux, avait même possédé une part du cercle de la rue de Grammont. Quirico la lui avait rachetée par la suite. Sur cette opération, Quirico redevait encore 70 à 80.000 francs à Bosco. Mais, encore qu'ils fussent tous les deux d'un tempérament exalté et facilement emporté, aucune querelle n'était jamais survenue au sujet de ces engagements.

Comme il avait été convenu, Edouard Bosco et sa maîtresse, Mlle Bertholet, vinrent donc, après avoir mangé quelques huîtres — prélude au réveillon des Champs-Élysées — au cercle de la rue de Grammont, où ils avaient rendez-vous avec Quirico, sa fille et un camarade de cette dernière.

— Vous permettez, dit Bosco, je vais prendre une main, une seule...

Il eût mieux valu qu'on ne le lui permit pas. Car Bosco n'aurait pas perdu, jusqu'à ce qu'il lui restât sept francs en poche, tout ce qu'il avait sur lui.

On a pu reconstituer la genèse de ce dra-

me étrange. Voici la table fleurie des soupeurs. Les hommes sont en smoking. Les femmes en robe décolletée. La bouteille de champagne, cravatée d'une serviette, baignant dans l'eau glacée du seau d'argent. Il est déjà trois heures du matin.

La fête bat son plein. On se congratule. On s'embrasse. Les danses succèdent aux danses. Un musicien bientôt se détache de l'orchestre et, passant de table en table, une assiette à la main, fait la quête.

Quirico se penche vers Bosco et le plaisante :

— J'espère que tu vas te montrer généreux ?

— Une des jeunes femmes surenchérit :

— Oui, avec tes sept francs, ce n'est pas toi qui vas les enrichir.

Mais Bosco prend très mal la plaisanterie :

— Ce n'est pas très drôle, vous pourriez garder vos réflexions pour vous.

Quirico hausse les épaules, sort mille francs de son portefeuille, en fait une boulette et les lance à son ami.

— Allons, ne pleure pas. Tiens ! Voilà un peu de monnaie, tu ne seras pas arrêté pour vagabondage.

Bosco pâlit, renvoie l'argent d'un geste rageur, et se lève.

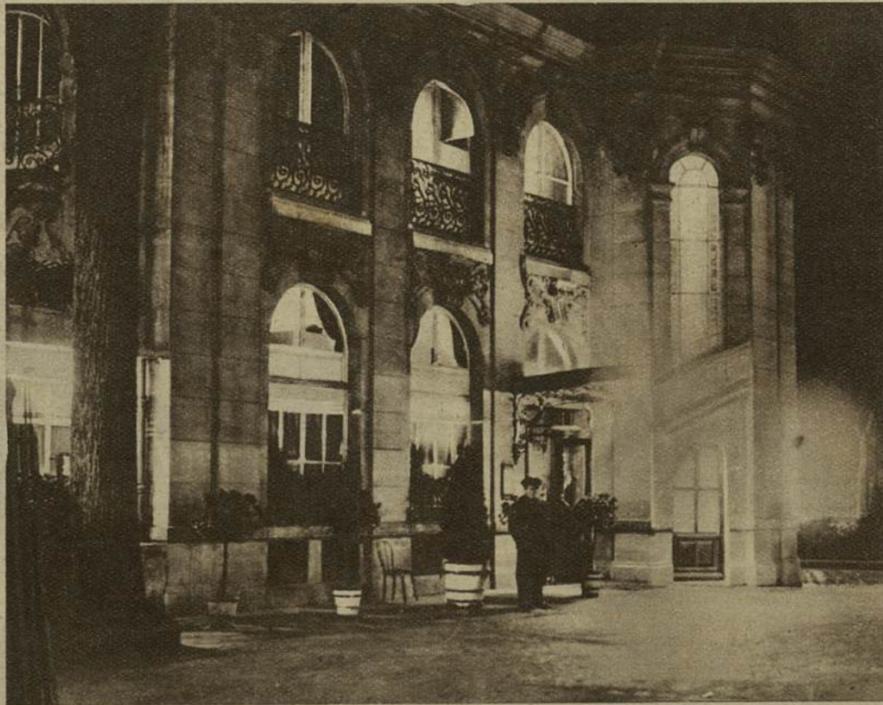
— C'est bien, dit-il, je m'en vais.

Cinq minutes plus tard, un chasseur vient dire à Quirico que M. Bosco le demande dans le hall. Il s'y rend. L'explication s'engage et dégénère très vite en querelle, puis en bataille.

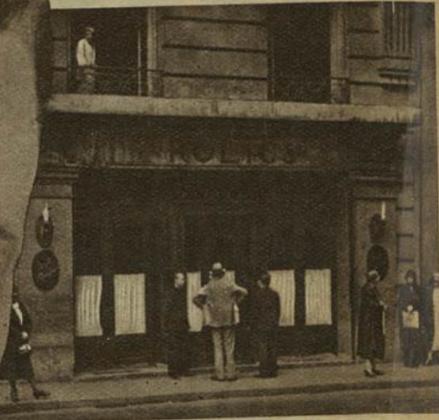
On entend M. Bosco dire à son ami :

— Tu es un crâneur ! Je n'admets pas tes façons. Il faut toujours que tu t'amuses à diminuer les gens. Comment peux-tu me faire cela, alors que tu me dois de l'argent ?

— Mais je ne te dois plus rien, je te



Tous se rendirent, pour fêter le réveillon, dans un des plus brillants établissements des Champs-Élysées, chez Langer, où Quirico avait retenu une table.



Il dirigeait le « Cercle Hippique et Sportif » de la rue de Grammont.

nourris depuis assez longtemps, toi et ta...

Un bruit de gifles retentit. Puis soudain un gémissement. C'est Quirico qui s'effondre. Il est très pâle et un peu de sang rougit ses lèvres. Tout le personnel de l'établissement s'empresse. On apporte un cordial.

— Alors, monsieur Michel, vous allez mieux ?

— Oui, merci. Allez me chercher mon vestiaire et un taxi, je rentre.

Quirico regagne son appartement, enlève son smoking, se repose un instant. Le malaise qui ne l'a pas quitté augmente. Il respire avec peine et a dans la bouche un goût âcre de sang. Il court chez le pharmacien qui le renvoie chez un médecin. On lui fait en toute hâte des piqûres et une saignée qui le soulagent provisoirement. Mais, rentré chez lui, ses étouffements et ses vomissements le reprennent. A sa fille qui, inquiète, est rentrée, il montre son cou. Il a



Edouard Bosco, chez lui, inquiet, attend des nouvelles de son ami.

là quelque chose de brisé dont il souffre atrocement.

Un second médecin mandé arrive et diagnostique une fracture du larynx.

— Etat désespéré !

Michel Quirico meurt avant l'arrivée de l'ambulance.

Le soleil brille maintenant dans le ciel de ce premier jour de l'année. Un vrai soleil doux et caressant. Il s'arrête sur les petites baraques encore endormies des boulevards, comme s'il voulait réchauffer leurs planches humides.

Dans cette brasserie voisine de la gare de l'Est, Edouard Bosco, le cœur plein l'angoisse, attend sa maîtresse qui est allée aux nouvelles. Elle revient, le visage consterné :

— Michel est mort.

— Mais ce n'est pas possible. Je me souviens bien l'avoir frappé fort. Mais de là à penser...

— Que vas-tu faire ?...

— Je ne sais pas. Adieu !

Il disparaît jusqu'au lendemain. Déjà la police est lancée à ses trousses. Il avance au milieu des gens qui se congratulent.

— Bonne année ! Bonne santé !

Mais déjà les nuages lourds ont chassé du ciel l'aventureux soleil. La pluie s'est remise à tomber. Déjà aussi les âmes prêtes la veille à tous les espoirs se recroquevillent sous l'averse.

Et l'homme qui venait, sans le vouloir, de tuer son meilleur ami, se décida à se constituer prisonnier.

M. LECOQ.

SOUS LE BONNET



Qui n'a pas vu la flamme caresser les cornues de l'alchimiste Jollivet-Castellot!

Lemoine explique, lors de son procès, qu'il fut victime de la rancune des banquiers.



UR un ton un peu emphatique, mais d'une voix très douce, l'homme parla.

— Peut-être croyez-vous que je suis coupable. Vous êtes de ceux qui pensent qu'on n'enferme pas un innocent. Mais ne vous êtes-vous jamais dit que l'on commet parfois des erreurs fatales ?

Il soupira un instant, puis reprit : — N'allez-vous pas penser que je suis fou ? Cependant j'ai travaillé pendant vingt ans au « grand œuvre ». Un travail de tous les jours, de toutes les nuits. La misère a pesé sur moi, injuste et lourde. La vapeur des acides, l'âme plus volatile du mercure a désagrégé mes poulmons. Tout cela pour arriver à réaliser le grand rêve qui a habité tant d'hommes, pendant tant de siècles.

Je le regardai. Une étrange flamme animait le regard de ce quinquagénaire aux cheveux rares. Privé de col et de cravate, les chaussures délacées, les mains paralysées par deux menottes miroitantes, il n'avait pas un autre aspect que les escrocs que l'on voit à la police judiciaire. C'était Dunikowski, l'alchimiste, haussé sur le plan de l'actualité, au début de cette année nouvelle. Il poursuivit :

— J'ai réussi à fabriquer des métaux précieux. Je fabrique l'or. Ne vous récriez pas. D'autres que moi ont pensé que je détiens le secret tant de fois caressé. La nouvelle en a couru partout, en Suède, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Les savants sont venus voir de très loin l'homme que vous voyez entre deux policiers. Et, derrière les savants, des ambassadeurs, des ministres, des banquiers. Ils savaient tous que j'avais fait et aussi que je peux révolutionner le monde. Ils ont essayé de m'arracher mon secret. Par la fourberie, par la menace, par la prison... Car je fais le métal qui donne la puissance et ce qu'ils aiment, c'est, non pas le curieux génie de ma machine mystérieuse, mais la puissance qu'elle peut donner à celui qui la posséderait...

Cela se passait l'autre matin à l'Ecole Centrale, à l'entrée du laboratoire où, chaque jour, l'ingénieur Dunikowski est amené pour y reproduire ses curieuses expériences de fabrication de l'or. On montait sa machine : elle est composée d'un appareillage électrique et d'un autre appareillage radio-actif. Dunikowski quitta un instant le groupe des avocats et des savants, devant qui il pérorait, pour surveiller l'aménagement de son matériel. M^r Tony Truc, son avocat, prit la parole à sa place. Il exposa sommairement les principes de la création de l'or, telle que Dunikowski l'a conçue. L'ingénieur polonais prétend avoir découvert un nouveau rayon synthétique, le rayon Z, qui, en quelques secondes, peut transmuter en or des sels métalliques aurifères que les rayons terrestres mettent plusieurs siècles à transformer, cela dans des conditions de température et de tension déterminées. Je m'intéressais surtout aux résultats pratiques que peut donner la machine nouvelle. Un autre collaborateur de M^r Henry Torrès, M^r Klotz, précisa que le procédé de M. Dunikowski permet de retirer des roches aurifères quatre fois plus d'or qu'on en obtient actuellement par les procédés connus : c'est-à-dire quatre-vingts grammes par tonne au lieu de vingt. Le magicien, s'il disait vrai, avait donc le pouvoir d'augmenter dans la proportion de un à quatre la produc-

tion d'or dans le monde et ce en diminuant dans la même proportion le prix de revient de l'or. Il lui était loisible de rendre commun un métal rarissime. Il bouleversait le système des échanges, en en modifiant la base : l'or. Nouveau conquérant, demi-dieu réel, il changeait la face de la terre...

Je me souvenais que des hommes pour qui j'éprouve infiniment de respect se sont passionnés et se passionnent encore pour ce problème éternel. Le savant professeur Langevin, quand j'allais le voir dans son modeste appartement de Port-Royal, ne m'a-t-il pas dit un jour, il y a cinq ans, qu'il était sur la voie du secret ? Ne savais-je pas aussi que, dans notre siècle de fer, cinquante fourneaux s'allument chaque jour en l'honneur de la pierre philosophale ! Qui n'a pas vu la flamme caresser les cornues de l'alchimiste Jollivet-Castellot et qui n'a entendu parler du fameux laboratoire solaire de miss Graig ? Est-il possible encore d'ignorer qu'ils trouveront de l'or, au fond de leurs creusets ! De l'or !... Quelqu'un murmura à mon oreille qu'il y a vingt ans le chimiste Lemoine prétendait aussi avoir trouvé le secret de la fabrication du diamant...

— Lemoine était un escroc et Dunikowski est un savant, intervint M^r Truc...

Je rendis hommage à la défense : tout inculpé est présumé innocent et le collaborateur de M^r Henry Torrès était tout à fait dans son rôle. Cependant je ne pouvais empêcher mon esprit de se fixer sur les avatars du fantasque Lemoine. Comme Dunikowski n'avait-il pas affirmé que le « grand œuvre » était élucidé !... Je me rappelais de l'affaire dans ses détails cocasses. Lemoine venait de Trieste, quand il échoua par hasard dans la loge d'une concierge où se trouvait un brave homme de fonctionnaire, M. Moine. Il avait faim et pour oublier sa misère il se payait d'histoires. Ainsi racontait-il au premier venu qu'il venait de construire un chemin de fer en Amérique, qu'il avait trouvé le mouvement perpétuel — cet autre rêve de tant de fous — et qu'il se faisait fort de fabriquer, pour quelques milliers de francs, des diamants plus purs et plus beaux que tous ceux que, au prix de leur vie, des esclaves arrachent aux mines du Cap. Des diamants ! En écoutant Lemoine, M. Moine crut voir passer devant ses yeux tous les trésors de Golconde. Il connaissait justement une courtière en diamants, miss Clarke. — Je vais vous faire connaître ceux qui pourront vous acheter votre secret, à son prix, s'exclama l'enthousiaste. La connaissance de Miss Clarke conduisit Lemoine à celle de sir Julius Wernher, gouverneur à vie de la Compagnie des diamants De Beers. Le maître le plus riche de la plus riche compagnie du monde... Comment l'escroc arriva-t-il à capter la confiance d'un aussi grand personnage ? Lemoine a raconté qu'il servit de pivot pour une de ces révolutions comme il s'en fait parfois en Bourse. D'après lui, les financiers qui le subventionnèrent se proposaient de faire connaître sous le manteau qu'un homme fabriquait des diamants aussi beaux que les vrais, afin de faire baisser le cours des valeurs de diamant et de racheter à la baisse les actions vendues au plus haut prix. Mais Lemoine savait-il faire autre chose que de mentir ? En tous cas on lui fit construire une usine dans les Hautes-Pyrénées. Il obtint de masquer ses expériences par tous les moyens ; aussi, officiellement, pour abuser l'opinion, pour ne pas laisser croire qu'il travaillait au grand œuvre, il achetait des terrains, captait des chutes d'eau, il obtenait la concession de l'éclairage et des tramways dans plusieurs villes, il fabriquait de l'aluminium... Il épousa aussi la baronne de Ryn, de dix ans plus âgée que lui, et délaissait ses fourneaux, faisait la fête à Montmartre. Entre temps, pour rassurer ses commanditaires, il les convoquait devant un four, loué vingt francs, à l'école des Mines, et obtenait devant eux des diamants. Des vrais diamants ! Parbleu, il les avait achetés, la veille, chez des diamantaires ! Le « truc » fut éventé et une plainte fut déposée contre lui. Mais il avait déjà épuisé deux millions. On l'emprisonna en 1908 et il obtint sa mise en liberté provisoire, car il revendiquait très haut la possession de son secret et l'opinion publique se manifestait en faveur d'un inventeur peut-être génial, que poursuivait.

disait-on, la rancune des banquiers !... Il devait employer le délai de grâce de trois mois qui lui était accordé, pour mettre au point une expérience de laboratoire. Il prit la fuite, passa par Londres, alla vivre à Trieste, puis revint à Paris. On l'arrêta comme il sortait d'un bar. Il parlait encore de son secret. Il prétendit que le gouverneur de la De Beers avait favorisé sa fuite et qu'il lui avait préparé ses gîtes. Il fut condamné à six ans d'emprisonnement et à une modeste amende... Il n'avait découvert qu'un secret : celui de faire crever des mirages en pluie d'or...

Que d'autres histoires de faux-chercheurs d'absolu n'avais-je pas entendu raconter ? Celle de Gabriel-Camille Guerin, qui prétendit pouvoir faire marcher les trains avec une énergie électrique captée dans l'atmosphère et qui abusa d'un aréopage de savants, venu pour l'entendre à Marseille et à Lyon... Celle de l'inventeur du rayon de la vie et de la mort...

Mais je fus arrêté dans mes pensées par le retour de Dunikowski. Tout était prêt pour ses expériences. Il ne lui manquait plus que de s'enfermer avec les experts, M. Guillet, directeur de l'Ecole Centrale, M. Sannier, directeur du Laboratoire de la préfecture de police, et M. Bidot, radiographe. Ceux-ci se concertaient, Dunikowski reprit sur la porte ses récriminations, il poursuivit le récit de son aventure.

— J'appartiens, dit-il, à la grande famille des Habbanck, qui est célèbre en Pologne, par ses héros et son passé. Mon père, professeur à Munich, était l'ami du prince Louis-Paul, à qui il enseigna la géologie. C'était un grand savant, membre correspondant de plusieurs académies, et il fut même membre titulaire à l'académie de Cracovie. Grand voyageur, ayant exploré les montagnes vierges du Mexique, les contrées à peu près inconnues de l'Afrique et les massifs du mont Himalaya, il avait une réputation mondiale en matière de minéralogie et il créa même le musée des sciences naturelles de Lemberg.

« Je lui servis d'assistant jusqu'à l'âge de 24 ans. Il mourut, mais je restais dans son laboratoire. J'étais, en effet, sur la voie de ma trouvaille. En 1910, j'avais découvert, par hasard, le rayon Z. Mais il me fallut plus de cinq ans pour appliquer cette invention à la transformation des sels métalliques.

« Jusqu'en 1926 je travaillais par mes propres moyens. Tous mes profits, tous mes revenus allaient à mes expériences. La maladie de ma petite fille Lotka, la plus jeune de mes quatre enfants, me mit dans la nécessité de quitter la Pologne pour un climat plus favorable. Je ne fis pas ce voyage sans sacrifices. Mes ressources, presque entièrement absorbées par la construction de mon appareil, m'avaient placé dans un état proche du besoin. Il ne nous restait plus qu'une maison et quelques terres. Nous les vendîmes. Le climat ensoleillé de l'Adriatique, puis celui de la Côte d'Azur rendirent la vie à mon enfant et cicatrisèrent mes poulmons fatigués. Nous vécûmes dans diverses villes. Enfin nous nous fixâmes à Monte-Carlo.

« Là, je trouvai un ami, M. Riche, directeur du musée océanographique. Il m'offrit une disposition un laboratoire et s'intéressa à mes découvertes. Il me fournissait en métaux rares, qu'il faisait ramasser pour moi. Je pus bientôt lui présenter avec orgueil un assortiment de neuf métaux inconnus, créés entièrement par moi et qui avaient une couleur et des propriétés étranges. Je lui fis voir notamment une boule de métal rose, plus brillante qu'une perle d'orient. Elle avait des reflets bleus, couleur d'azur, dans les nuances de l'arc-en-ciel. Il m'en remercia en me faisant cadeau de roches que le prince Albert I^{er} avait rapportées de ses expéditions scientifiques et aussi des minéraux que le célèbre géologue Fritz Kautski m'envoyait des mines scandinaves de Skelettea. Toutes ces expériences me fatiguaient. J'absorbais malgré moi des vapeurs d'arsenic. Aussi refusai-je à cette époque les propositions que me fit un industriel

suédois très riche, le baron G..., qui désirait exploiter avec mon procédé les mines qu'il possédait à l'extrême nord de la Suède...

« Enfin, en 1927, j'étais tout à fait rétabli lorsque mon compatriote, le comte Ladislas Sobanski, ancien ministre plénipotentiaire à la Cour d'Espagne, me proposa de me commander. J'acceptai. Hélas ! ce devait être la source de mes malheurs.

« Notre rencontre date du 16 mai 1927. Deux jours plus tard notre association fut consacrée par un contrat. Aussitôt après je réalisais ma machine. Avec quel empressement fébrile. Avec quelle ardeur de tous les instants. La « Poterie de Monaco », près du casino, fut mise à ma disposition. Dans les premiers jours de décembre, la machine fonctionnait provisoirement, bien que de nombreux détails ne fussent pas réglés. A ce moment je reçus le contrat du notaire et il me fut possible de le lire attentivement. Peut-être n'allez-vous pas me croire, car cet exposé, étant unilatéral, peut vous paraître partiel, mais j'eus l'impression que je m'étais dépossédé sans recours. Mon invention ne m'appartenait plus... Et cependant toutes les ressources que j'avais obtenues étaient allées à ma machine : nous logions dans un taudis sans air, faisant nous-mêmes notre cuisine, conduisant nous-mêmes nos enfants à l'école des pauvres...

« Du moins avais-je un ambassadeur magnifique. M. Sobanski habitait à l'Hôtel de Paris. C'est là qu'il reçut les premières offres des industriels et des banquiers que mon invention intéressait. Cela nous était nécessaire, car des fonds nouveaux étaient indispensables. Une grande société offrit d'abord un million à M. Sobanski. Je n'eus pas à examiner la proposition : elle fut refusée. Alors arrivèrent des groupes nombreux d'experts et de savants inconnus. A peine me faisait-on connaître leurs noms et leurs titres. Ils démontraient mon appareil, ils coupaient les fils électriques pour voir s'ils n'étaient pas truqués, ils essayaient de me prendre en faute. Que n'ai-je pas vu ? Des Anglais m'ont fait renouveler mes expériences dans une atmosphère d'inquisition. J'ai subi un interrogatoire en règle du D^r Svanbergen, expert des grandes banques suédoises. Deux Français vinrent aussi. L'un d'eux portait la soutane : c'était un professeur de chimie au lycée de Bayonne. Ils cadenassèrent les portes et les fenêtres et posèrent partout les scellés, pour éviter les tricheries. Au dernier jour des essais, M. Sobanski me déclara que les commanditaires des deux Français acceptaient de nous seconder. Des ouvriers commençaient à emballer les machines pour les porter à la gare. On me promit 250.000 francs, cependant on me demanda de dévoiler immédiatement la formule de mes rayons. Etait-ce donc tout ce qu'on m'offrait en échange du secret de l'or ? Quelque peur d'avoir été joué. Je répondis par quelques phrases évasives. Et, retournant au laboratoire, je démontai mes ampoules radio-actives ; je les lestai avec de la ferraille et je courus les jeter dans le ravin qui traînait mon secret et nul ne pouvait plus me le ravir...

Tous les savants et les curieux se souviennent du fameux laboratoire solaire de miss Graig (à droite).

Étrange personnage que ce Lemoine (à gauche), à l'esprit fantasque, et qui eut au moins le secret de faire crever des mirages en pluie d'or.

Il épousa la baronne de Ryn (à droite), de dix ans plus âgée que lui et qu'il entraîna dans sa déchéance.



T DE L'ALCHIMIE

...rait ex-
...possède
...rétabli
...Ladislas
...aire à la
...mmandi-
...la source
...27. Deux
...consacré
...sais ma
...flévreux.
...ants. La
...fut mise
...jours de
...ovisoire
...e fussent
...ontrat du
...attentive-
...roire, car
...paraître
...m'étais
...ne m'ap-
...ressour-
...ma ma-
...sans air,
...duisant
...pauvres...
...r magni-
...de Paris.
...s des in-
...vention
...car des
...les. Une
...on à M.
...proposi-
...des grou-
...connus.
...noms et
...areil, ils
...oir s'ils
...me pren-
...Anglais
...dans une
...interroga-
...pert des
...cais vin-
...e : c'était
...Bayonne.
...êtres et
...r les tri-
...Sobanski
...des deux
...Des ou-
...machines
...t 250.000
...dévoiler
...s. Etait-
...change du
...joué. Je
...ives. Et,
...mes am-
...ec de la
...y con-
...plus me

« J'avais sans doute bien fait, car, pendant les jours qui suivirent, les sommes qui m'étaient offertes furent notablement diminuées, puis l'affaire échoua. J'appris par la suite que M. Sobanski avait obtenu de fortes commandites du grand-duc Dimitri et du comte d'Arcanche. Je ne dis pas qu'elles furent mal employées ; je demeurai cependant dans un état voisin de la misère. Ma femme accoucha d'un nouvel enfant ; mon fils eut la fièvre typhoïde. M. Sobanski, à qui j'écrivis pour demander du secours, me souhaita l'aide de Dieu. Mon irritation était extrême ; je rompis toute relation avec lui... »

« Du moins, quand je connus M. Wilhelm Charles Van Hentz, pus-je croire que j'allais réaliser tous mes espoirs. M. Hentz était le fils de l'ancien gouverneur des Indes Hollandaises. C'était un homme très fortuné. Il m'offrit de dédommager M. Sobanski et ses autres commanditaires des frais qui avaient été engagés, puis il se chargea de tous les frais de mes expériences. Nous louâmes le vieux Moulin de Cherico, que M. le consul anglais Belcher nous avait indiqué. Un ingénieur des Mines, M. A..., que j'avais connu à Paris, nous assista dans nos entreprises. On fit de notre association, dans laquelle entrèrent M. le ministre Sobanski, le prince Dimitri et le comte d'Arcanche, une société anonyme : le *Laboratoire électro-chimique S. A.* Je passe sur les conflits qui éclatèrent au sein de la nouvelle société. On se battait autour de la machine à faire de l'or, et chacun réclamait à chaque fois une plus grande part. Indifférent au tumulte, mon bienfaiteur passait son temps dans mon laboratoire, puis, hélas, au Casino. Car il jouait terriblement : il aurait joué son âme ! Et il se ruinait sans espoir... »

« Je travaillais. On me remettait 5.000 francs par mois pour ma besogne. Autour de moi j'avais l'impression d'assister à une véritable ronde de l'or. Escomptant sans doute les bénéfices futurs, plus d'une des personnes qui avaient une part dans l'affaire menait une existence effrénée. La décadence de M. Hentz survint. Il perdait ; il perdait toujours. L'affolement du jeu le conduisait à d'autres excès. Seul l'espoir de l'or à venir lui donnait, semblait-il, le goût de vivre. Après des nuits passées dans les cabarets, il venait voir ma machine. Il me quittait pour son bureau, où il cherchait le moyen infallible de gagner à la roulette. J'appris bientôt qu'il vendait quelques francs des parts qu'il possédait dans notre affaire. Il tomba malade, sa maladie coïncida avec l'irruption des banquiers dans la société de l'or... »

« J'ai revu à cette époque les envoyés du comte d'Arcanche et le grand-duc Dimitri. Il nous fallait de l'argent. Un banquier anglais, M. Gordon Light, et son expert, M. Levi, vinrent examiner nos travaux : ils étaient enchantés de nos essais. On me présenta en même temps d'autres délégués d'une banque française, MM. O... et

R... On me promettait de tous côtés des sommes importantes, car on avait pu voir l'or au fond de mon creuset. M. Hentz était dans un état de béatitude extrême : il en arrivait à oublier ses pertes ; il pouvait de nouveau rêver à la possibilité de faire sauter la banque !... Les experts allaient et venaient de Londres à Paris et de Paris à Menton. Ce n'était qu'expériences, conciliabules et nouvelles expériences. « On vous couvrira de millions, si vous réussissez, m'annonça un jour un expert, et vous pourrez construire autant d'ampoules et d'appareils qu'il vous plaira ! » On me convoqua enfin à Paris, pour apposer ma signature sur les nouveaux contrats que mes commanditaires se proposaient de signer avec des financiers français. Hélas ! je n'étais pas au bout de mes déconvenues. L'affaire prit plus de temps que je ne l'avais prévu. Je vivais à l'hôtel à crédit, car nul ne voulait se charger de mes frais de voyage. J'en décuvis enfin la cause. Comme on me savait d'un naturel difficile, on voulut me prendre par la faim. Un soir, on me présenta à un banquier en me disant : « Le contrat est prêt ; signez-le ; mais il nous faut immédiatement votre secret ! » La méfiance me paralysa ; je ne voulais pas livrer mon secret en échange de vagues promesses. Mes interlocuteurs se mirent en colère. « Dans ce cas, nous vous laisserons dans la misère ! » dirent-ils. Ils me firent cependant remettre de petites sommes. Je signai enfin, en y ajoutant la formule « sous toutes réserves ». J'appris que ces mots, juridiquement, ne signifiaient rien. Et je repartis pour le cap Martin : j'étais lié à la société qui succédait au *Laboratoire Electro-Chimique S. A.* : la société *Finindus* !... »

« Les banquiers français avaient gagné la première manche, mais ils avaient déjà engagé des pourparlers avec les banquiers anglais dont M. Gordon Light était le représentant pour négocier mon invention. »

« Je le savais, ma méfiance était éveillée mais que pouvais-je faire ? On me donna l'ordre de partir pour Londres où je devais procéder à des essais. On prit les mesures des machines, afin que des appareils analogues m'attendissent en Angleterre. Des transformations étaient indispensables, à cause de la tension du courant électrique qui circule à Londres. Tout fut prêt en août 1930. C'est l'époque où mon protecteur, M. Van Hentz, est mort. Divers incidents retardèrent mon départ jusqu'à la mi-octobre. Je n'étais pas content du contrat qu'on m'avait fait signer ; comme j'avais besoin du nécessaire, on m'offrait de petites sommes en échange de continuelles renonciations à mes droits. Enfin je partis, non pas seul, mais surveillé comme si l'on redoutait que je prenne la fuite. »

« J'arrivai à Londres. Un laboratoire y était en effet installé dans un sous-sol. Il m'était possible de traiter environ dix kilogs de sels d'or. Nous commençâmes les essais. L'expert Levi me manifesta sa joie : les essais étaient concluants. »

« Mais divers petits faits me laissèrent croire que ma méfiance était justifiée. On chercha à me faire accepter des ampoules. Quelqu'un fit fonctionner mon appareil en mon absence et le brûla : on avait voulu faire l'expérience à ma place !... Mes associés français me conseillaient de livrer mon secret avant d'avoir rien reçu... On me laissait sans argent, si bien qu'il arriva à ma femme, mes enfants et moi, de ne prendre d'autre nourriture qu'un petit déjeuner du matin. Le secret, voilà seulement ce qu'on voulait, dût-on me l'arracher par la

faim !... Ai-je bien vu ? J'eus parfois l'impression qu'on me l'aurait arraché, si l'on avait osé, par la force. Un jour, un des hommes qui m'accompagnaient toujours me fit voir tout exprès la crosse d'un revolver et il plaisanta lourdement sur les effets que peuvent produire certains poisons d'Orient qu'il est impossible de déceler. Plaisanteries sans doute, mais qui étaient d'un fâcheux effet sur un homme fatigué. Mes expériences avaient été probantes ; je déclarai que je ne livrerais mon secret que contre des assurances formelles, et je m'en retournai en France avec les miens... »

« Ceux qui m'avaient commandité jusque-là se fâchèrent. Je ne m'étais pas laissé déposséder, mais ils n'obtenaient pas non plus les bénéfices qu'ils escomptaient. Ils déposèrent contre moi une plainte en escroqueries. On m'arrêta dans ma maison et on me fit parcourir la ville, enchaîné. »

« J'ai reçu une somme importante de mes commanditaires : cent vingt-cinq mille francs environ. J'en justifierai l'emploi. Je n'ai trafiqué avec personne de mon invention. Aujourd'hui, je vais en démontrer la réalité. Le rôle des experts devant qui je comparais est bien défini : ils doivent se borner à constater mes expériences sur la fabrication de l'or. Mais nul n'obtiendra, ni par la ruse, ni par la force, ce qui n'appartient qu'à moi : mon secret... »

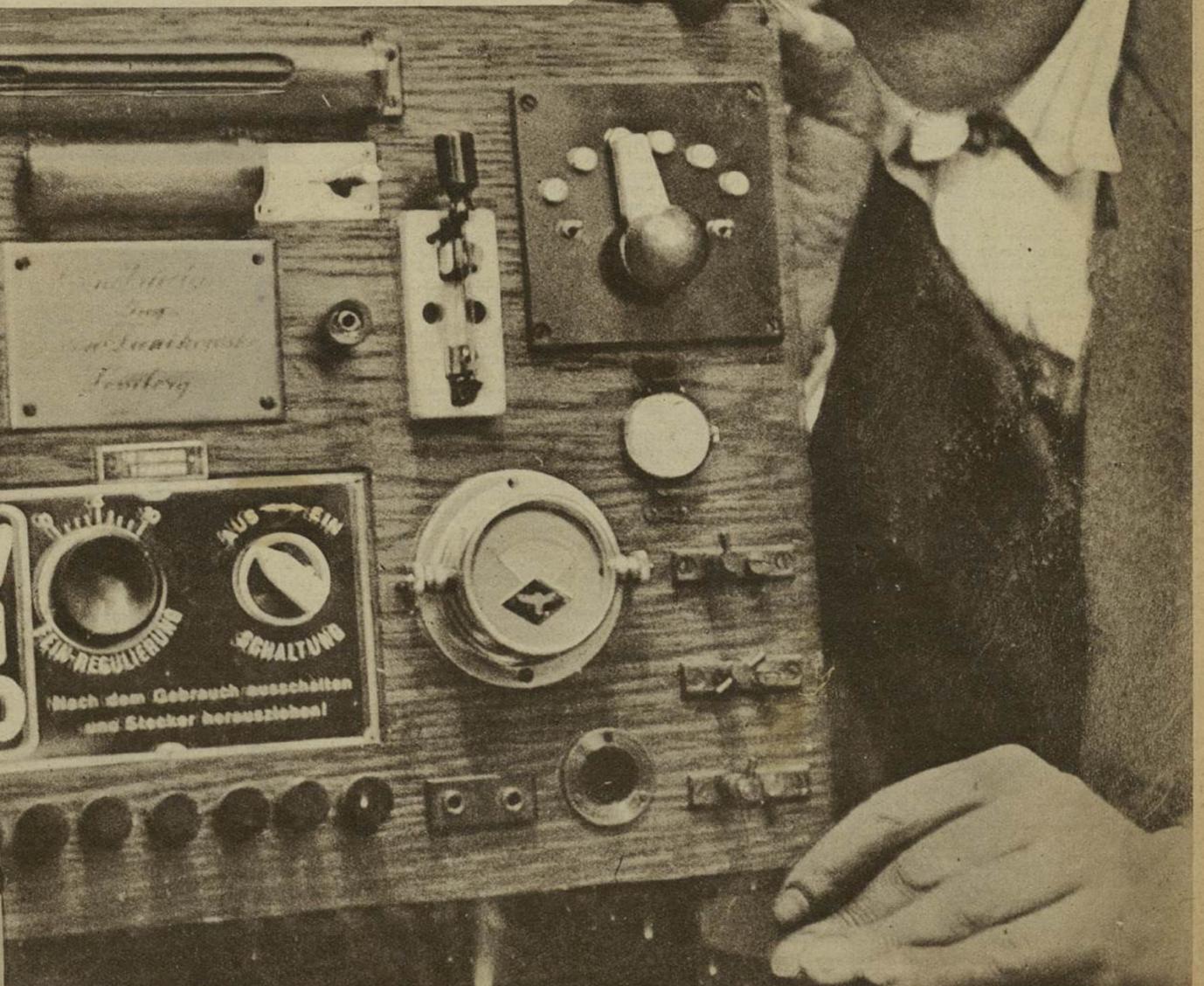
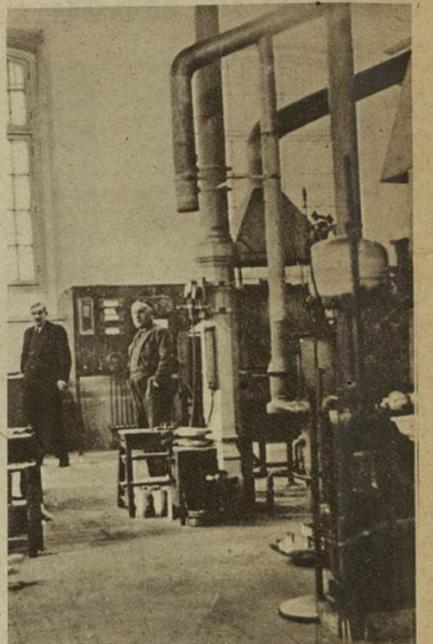
Dans le vestibule, des avocats faisaient des réserves.

« Ce n'est qu'une expérience de laboratoire. L'emploi de la grosse machine industrielle qui existe à Roquebrune, et qui peut traiter une tonne de minerai par jour, serait plus rapide et plus sûr. Peut-être se déterminera-t-on à poursuivre les essais sur la Côte d'Azur... »

Je ne les écoutais pas. Mon regard suivait Dunikowski dans le laboratoire aux cuivres polis. Etrange destin d'un homme qui a réussi à intéresser, à ce qui est peut-être une folie, l'illustre Paderewski et quelques-uns des hommes les plus riches du monde. Était-ce un escroc vulgaire, comme Lemoine ? Un halluciné comme Price, l'alchimiste, qui se suicida devant sa machine quand on lui eut ôté ses illusions ? Ou bien le nom de cet éternel persécuté — mais le fût-il vraiment — rayonnera-t-il demain sur le monde ?

Henri DANJOU.

Chaque matin, l'ingénieur polonais Dunikowski (ci-contre) est extrait de la Santé pour monter son appareil dans un laboratoire de l'École Centrale (en haut).



GRANDS PROCÈS

Francis Roche n'a plus le sourire

La Cour d'assises de la Seine doit juger, aujourd'hui jeudi, demain vendredi et peut-être même après-demain, le cas de Francis Roche, gentleman cambrioleur, poète à ses heures, et que, beaucoup plus que ses méfaits, rendirent célèbre son évasion du cabinet du juge d'instruction et son mariage en grande pompe à la mairie du XVII^e.

On peut faire à Roche des reproches nombreux. Il fut un crocheteur de serrures audacieux ; il pénétra dans l'appartement le plus hermétiquement fermé, comme dans la place publique ; il savait mieux que quiconque vider le contenu d'un tiroir ou d'un coffret à bijoux, mais toujours le même sourire joyeux et aimable éclairait ses lèvres : jamais on n'a pu mettre à son passif le port d'une arme, la moindre brutalité. Sauf une fois : il comparut, en juillet dernier, devant la 10^e Chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, pour avoir coiffé un peu durement, d'une assiette de potage encore brûlant, un voisin de restaurant, M. Kauffmann ; mais alors Francis Roche n'était pas dans l'exercice de ses fonctions, si j'ose dire ; il n'avait pas avec M. Kauffmann des relations de cambrioleur à volé, mais simplement de rapports de consommateur à consommateur ; aussi le tribunal, après avoir entendu M^e J.-L. Thaon compléter gaiement la défense présentée en vers par Roche, n'avait infligé à ce dernier qu'une peine de quinze jours de prison qui se trouve d'ailleurs amnistiée par la plus récente loi.

Les gardes emmenèrent Roche, non sans que celui-ci ait eu le temps, de son box, de semer, comme des confetti, à l'adresse de la Presse, les feuilles d'un pamphlet dans lequel il s'apitoyait sur l'absence d'hygiène dans les prisons et les ravages qu'y fait la tuberculose.



Le cas de Gilberte Gérard a été joint au sien par le Parquet général...

Car Roche est aussi, à l'occasion, un pamphlétaire, un polémiste ardent. Ses démêlés avec l'aimable directeur de la Santé furent épiques. Du fond de son cachot, car Roche était souvent puni, il adressait libelles, pamphlets, à sa femme, au procureur général, au procureur de la République. Il pestait contre le prix des vivres du restaurant de la Santé, trouvant le prix de 12 francs, pour une aile de poulet, absolument exagéré. Ses remontrances se firent plus graves, et, un jour, il amena la Santé et même le Parquet : Roche, qui fait partie de la Ligue anti-alcoolique, ne boit que des eaux minérales et du



Francis Roche, prisonnier, épousa un jour une fort jolie femme.

lait. Il découvrit que les mesures dont on se servait à la Santé étaient fausses — du moins c'est ce qu'il imagina : — le récipient dans lequel on lui servait son lait ne contenait, paraît-il, que 95 centilitres !...

Il y eut un beau tapage, puis tout s'arrangea ; le directeur, avec sa psychologie professionnelle, comprit que ce gosse à Poulbot était incorrigible et que la meilleure façon de le calmer était d'employer à son tour, à son égard, une constante ironie.

Francis Roche, avec toute la finesse du Normand qu'il est, négligea dorénavant de fustiger les imperfections du régime pénitentiaire et se remit à l'étude avec acharnement. Il se plongea dans la lecture d'ouvrages sérieux ; c'est ainsi qu'il acheta — chacun sait qu'à la Santé on ne prête ni on ne loue des livres, on les vend, ce qui est une mesure budgétaire excellente et une mesure de précaution non moins bonne car, dans les livres neufs on ne trouve, d'habitude, ni lime ni recettes d'évasion — il acheta, dit-on, le livre *A mes fils*, de M. Paul Doumer, qui venait d'être élu à la présidence de la République.

Roche a la plus grande confiance dans son fidèle défenseur M^e J.-L. Thaon mais, comme il se sent tout de même en danger, il trouva utile de doubler celui-ci d'un autre défenseur de *primo cartello* en la personne du chef de l'Etat : comme M. Doumer ne peut, malheureusement, venir s'asseoir à la barre de la Cour d'assises à côté de M^e Thaon, c'est Roche qui compte lire lui-même à l'audience certains passages de la plaidoirie du président, extraits du livre *A mes fils*, et faisant appel à l'équité et à l'égalité de la Justice.

La thèse de Roche est la suivante :

« Je ne suis pas un cambrioleur dangereux, je n'ai jamais d'arme sur moi, je ne vole ja-



... ainsi que celui d'un autre inculpé : Georges Houchoux-Bignalet.

mais en réunion, on aurait dû m'envoyer devant la Correctionnelle. Parce que je me suis évadé du cabinet de M. Ducastaing, parce que j'ai épousé, devant une foule sympathique, une fort jolie femme, on a eu l'œil sur moi, on me fait subir un traitement de défaveur, on m'envoie devant le jury pour me faire attraper les Travaux Forcés, ou tout au moins la relégation. »

Roche n'a, en somme, pas tort. Si, théoriquement, la Cour d'assises peut juger les vols qualifiés ou les cambriolages, il n'est pas d'usage de la saisir de ces méfaits lorsque ceux-ci, même répétés, même émanant de récidiviste, n'ont



Gentleman cambrioleur, il comparait aujourd'hui devant la Cour d'assises.

pas une gravité particulière, lorsqu'il n'y a pas eu danger pour les victimes.

Tout porte à croire, d'ailleurs, que les jurés ne se montreront pas inflexibles et qu'ils traiteront Roche comme il le mérite ; sévèrement, sans doute, mais sans exagération : une peine de prison paraît suffisante pour ce voleur souriant et inoffensif ; la Justice ne gagne jamais à pécher par exagération et par inégalité.

Roche a un nombre de vols considérable : 17, mais le butin fut mince et, comme nous le disions plus haut, Roche a toujours agi seul.

N'empêche que le Parquet général a trouvé utile de joindre son cas à celui de deux autres accusés : Georges Houchoux-Bignalet, et la femme de ce dernier, Gilberte Gérard.

Les faits qui sont reprochés à Houchoux sont un peu plus nombreux, ils atteignent le chiffre de 21.

On ne sait pas très bien pourquoi les époux Houchoux comparaissent en même temps que Roche. Ils se connaissent mais n'ont jamais agi ensemble.

Roche qui, d'ailleurs, n'est pas sans traiter Houchoux avec un certain mépris, a protesté avec véhémence lorsqu'il a appris qu'il était poursuivi en même temps que ce ménage pour lui indésirable. Cette fois encore, le Parquet a passé outre. Obéissait-il au désir de présenter le trio comme constituant une bande de malfaiteurs et d'amener le jury à se montrer plus sévère ? Il est, en tout cas, certain que rien ne permet de comprendre pourquoi ils seront tous les trois, aujourd'hui et demain, dans le box des accusés.

Le facétieux Roche est défendu par M^e J.-L. Thaon, assisté de M^{es} Yves Charpentier et Larrivoire. M^e Gaston Weill est aux côtés de Houchoux-Bignalet ; la femme de ce dernier est défendue par Mme Yvonne Netter.

M. L.

Paris 21 juillet 30

La veille de quitter l'Europe pour aller faire ma vie en des pays neufs je tiens à déclarer de la façon la plus formelle que ni ma maîtresse ni moi ne sommes pour quoi que ce soit dans l'agression de Saint Glacide. J'ai pu être un voleur, jamais la moindre belle

de meurtre ou de violence à effleurer mon esprit. La police ferait donc fausse route en l'attribuant la responsabilité d'un Roche attentat, qui, elle le sait, n'est pas dans mes manières.

Paris le 21 juillet 30

Roche

Ainsi qu'il l'a écrit à diverses reprises, Roche soutient qu'il n'a jamais eu d'arme sur lui, qu'il n'a jamais agi « en réunion » et qu'il n'est pas cambrioleur dangereux.

S



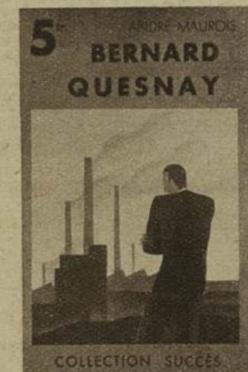
U

C



C

È



S

LIBRAIRIE GALLIMARD

(Exclusivité Hachette)

NARDO - LE - BOUFFON

Nice (de notre correspondant particulier.)

Nice, une nuit de réveillon ressemble à toutes les nuits d'hiver de la Riviera. Ni plus brillante, ni plus morne. Les vitrines des restaurants affichent les menus lumineux de leurs soupers, comme un music-hall affiche son programme de variétés. Aux terrasses des cafés où les consommateurs débordent, un palmier paradoxal évente les orchestres.

Dans la matinée, des ombrelles piquent de taches claires la promenade des Anglais et les baigneurs de midi sont traqués par les chercheurs d'images.

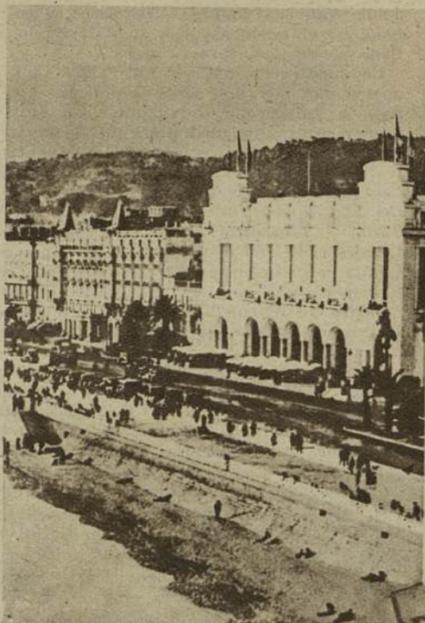
La tradition, la liesse populaire de la fin de l'année, où la foule modeste se nourrit de charcuterie non truffée, il faut la chercher dans les vieux quartiers de la ville, dans ces bars piémontais où l'on boit du vin épais et où des hommes que l'ivresse rend ingénus chantent à belle voix des romances et des Noël's oubliés.

C'est ainsi que la rue des Potiers, une ruelle très populeuse qui relie la rue de France au chemin Saint-Philippe, était, l'autre jeudi soir, bruyante comme une kermesse. Des romances volaient de mandolines en mandolines et des accordéons encaillaient des pastorales de Ligurie. Il était environ dix-neuf heures lorsque trois coups de feu éclataient au bar « Marcel ». La scène avait été rapide, inattendue. Quatre hommes attablés jouaient à la belote, près de la porte où ferblantier Benvenuto Alessandro était entré. Avant qu'on ait eu le temps d'intervenir, il sortait un revolver de sa poche et tirait sur le plus petit des quatre consommateurs. Celui-ci pirouettait comme un clown qui fait son entrée sur la piste, puis allait s'abattre dans la cuisine proche, cependant que le meurtrier, en manches de chemise, rentrait chez lui placidement, à quelques pas de là.

Benvenuto Alessandro venait de faire feu sur son frère et le petit homme n'était autre que Leonardo Alessandro, dit « Nardo ».

Qui ne connaît Nardo sur toute la côte d'Azur ? Qui ne l'a vu boxer ? Poids mouche, il pesait, avant la guerre, quarante six kilogs. Ce nain manqué avait une façon aussi cocasse de se démener sur le ring, gesticulant, cognant ; il encaissait avec une telle bonne humeur qu'on ne savait plus bien si son jeu était de la boxe ou un divertissement de cirque. Il était déjà une petite célébrité du ring en 1914 — on avait commencé par le classer dans les poids minimes — et il boxa à Marseille contre Gandolfo. Il fut ensuite finaliste du « Championnat du Midi ». Nardo était un personnage de pantomime. Il excellait à jouer l'homme singe, l'acrobate défiant toutes les lois de l'équilibre et narguant le danger, il fut engagé pour tourner le rôle de « Pointe Cascade » dans *Mathias Sandorf*. Sa taille lui assurait une vedette difficilement discutable.

Malheureusement Nardo, un jour, fit une chute au studio. Atteint du mal de Pott, à la suite de sa blessure, il resta longtemps sans pouvoir travailler. Plus de jeux, plus de boxe, plus de grimaces. Cloué sur son lit de douleur, il gémissait sur sa misère. L'infirmière qui le soignait essayait de le distraire. Il pleurait. Elle lui fit des lectures grivoises. Il s'ennuya. Elle essaya des lectures pieuses. Un premier miracle se produisit. Le boxeur retrouva les belles prières qui avaient bercé son enfance. Est-ce parce qu'elles étaient prononcées par une infirmière séduisante qu'il prit l'habitude de les répéter tous les soirs ? Ainsi leurait-il sa peine. Son âme avait besoin de choses simples et consolantes. La religion les lui



Des ombrelles piquent de taches claires la promenade des Anglais.

Il créa une école de boxe où fréquentaient les mauvais garçons de Nice.

apportait. Il oublia tout, ses parents, ses amis. Il ne désira qu'une chose : guérir.

Ses médecins s'avéraient impuissants dans la lutte contre le mal.

— Je suis perdu, disait-il d'abord.

Mais il pria et, peu à peu, le désir d'aller à Lourdes tenter sa chance naquit en lui. L'expérience avait réussi à d'autres, pourquoi n'en bénéficierait-il pas ? Le jour où il se décida, il était plein d'espoir.

— Je ferai tellement rire le Bon Dieu qu'il ne pourra faire autrement que de m'entendre et me guérir.

Il l'était déjà à moitié, puisqu'il était certain du résultat. Il se fit inscrire dans un pèlerinage, quitta Nice, le soleil, pour Lourdes où, quand il arriva, un peuple immense se pressait aux abords de la Grotte. Son espoir ne fut pas déçu. Quand il revint, il était guéri ou, du moins il le crut, ce qui revient au même.

Nardo avait gardé, de son passage dans la cité sainte, un souvenir ineffaçable. Il pensait qu'il y avait là matière à un film merveilleux et longtemps il avait cherché un metteur en scène, pour réaliser ses rêves.

Il était en état de grâce. Il pensait que la chance l'avait favorisé dans toutes ses entreprises et même dans ses combats. Cette persistance dans le bonheur ne le surprenait plus. N'était-il pas un « miraculé » ?

Il mêlait d'ailleurs à sa piété une sorte de naïveté barbare qui surprenait. Il ne refusait jamais un combat, mais, avant de le commencer, il disait toujours une prière.

En règle avec Dieu et avec lui-même, il se lançait alors dans la lutte, sans souci des conséquences qu'elle pourrait avoir. Barbarie primitive qui n'était pas sans beauté et qui lui valait une popularité incontestable.

Ferblantier comme son frère, réparateur de radiateurs, Nardo tourna dans les studios de la Victorine, sous la direction de Rex Ingram, *Le jardin d'Allah* et *Le Magicien*. Plein d'entregent, remuant, populaire, il avait installé, dans l'arrière-salle d'un café, une école de boxe où les mauvais garçons de Nice venaient apprendre à mieux se servir de leurs poings. Le petit homme organisait également des exhibitions de boxe. L'une, à Juan-les-Pins, dégénéra en rixe tragique. Frappé durement à la tête, un jeune boxeur amateur chancela et succomba bientôt à un décollement des méninges.

Après la fameuse guérison par la Vierge

ton, s'était rendu à la permanence de police pour s'y constituer prisonnier.

C'est une étrange histoire, une histoire où les pirouettes de Nardo ont, cette fois-ci, perdu leur innocente cocasserie. Benvenuto Alessandro la raconta d'un trait au commissaire de police.

Pendant dix ans, Nardo vécut chez son frère. Il avait, semble-t-il, une affection particulière pour sa nièce Josette, jolie fille, vendeuse dans un magasin et aujourd'hui âgée de dix-neuf ans. Et Alessandro disait à sa femme :

— Laisse sortir Josette. Tu peux être tranquille, elle ne fera pas de bêtises. Nardo ouvre l'œil pour nous.

Nardo faisait ses grimaces ; mais, derrière le masque du pitre, Josette avait-elle réussi à surprendre un autre visage plus sérieux et plus doux ?

Josette est aujourd'hui mère d'un enfant de six mois et Alessandro a chassé son frère en l'accusant d'avoir été le complice des amours de la jeune fille. Josette a gardé son secret. L'enfant n'a pas de père sur les registres de la mairie. Et Nardo, ironique, s'en est allé ailleurs continuer sa vie de bouffon.

Il a ouvert, tout proche de celui de son frère, un atelier de ferblanterie et il lui a soufflé une partie de sa clientèle. Ayant acheté des balles pour la chasse aux sangliers, Benvenuto Alessandro est allé décharger son pistolet sur son frère.

— Il me narguait, en plus, a-t-il expliqué pour sa défense. Et puis, j'ai été surexcité ; quand j'ai vu mon frère, à travers les vitres du café, le sang m'est monté à la tête. J'ai poussé la porte et j'ai tiré.

— Ça s'arrangera ! riposte Nardo, sarcastique, sur son lit d'hôpital. C'est une vieille histoire de famille dans laquelle, pour ma part, je n'ai rien à me reprocher...

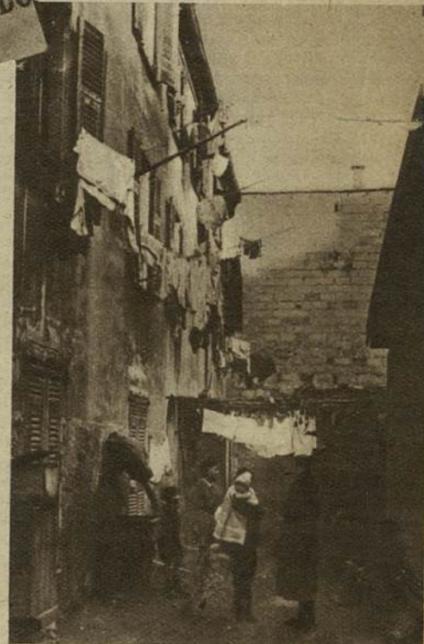
Et il a refusé de porter plainte.

Il ajoute même, en escamotant ses yeux vifs de furet derrière ses paupières :

— Vous savez que ça ferait un très bon film, cette blague-là !...

Pauvre Josette !...

Luc DORNAIN.



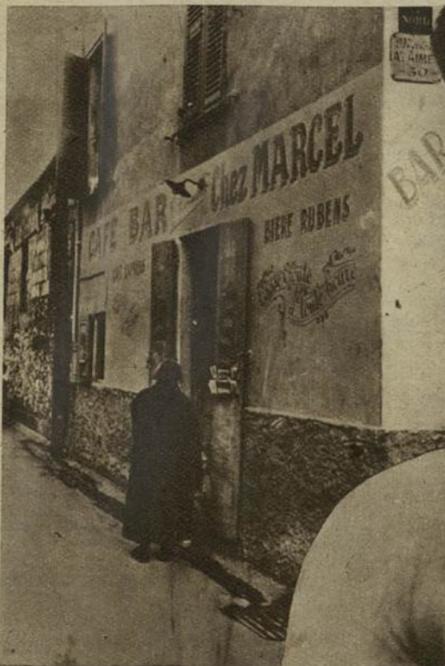
La cour pittoresque où Nardo a ouvert son atelier de ferblanterie.

de Lourdes, Nardo s'en allait souvent, le soir, de bars en bars, dans les bas-fonds de la ville, amuser des gaillards, suspects ou des filles trop fardées. Il avait un répertoire de grimaces, de tics, qui faisait de lui le bouffon de Bella, pensionnaire de M. Alphonse. Il était né pour la foire, pour les tréteaux où l'on joue du trombone et de la grosse caisse, où le boniment est fait par un Auguste enfariné et où les phénomènes s'habillent de bleu, à la façon de M. Loyal, aristocrate de la parade.

A l'hôpital où il fut transféré, on constata que les blessures de Nardo ne mettaient pas sa vie en danger. Deux balles avaient effleuré le bras, une troisième avait déchiré la cuisse et Nardo expliquait :

— Moi, je suis le miraculé. Je suis verni. Je ne crains pas les balles de revolver. Elles ne peuvent rien contre moi !

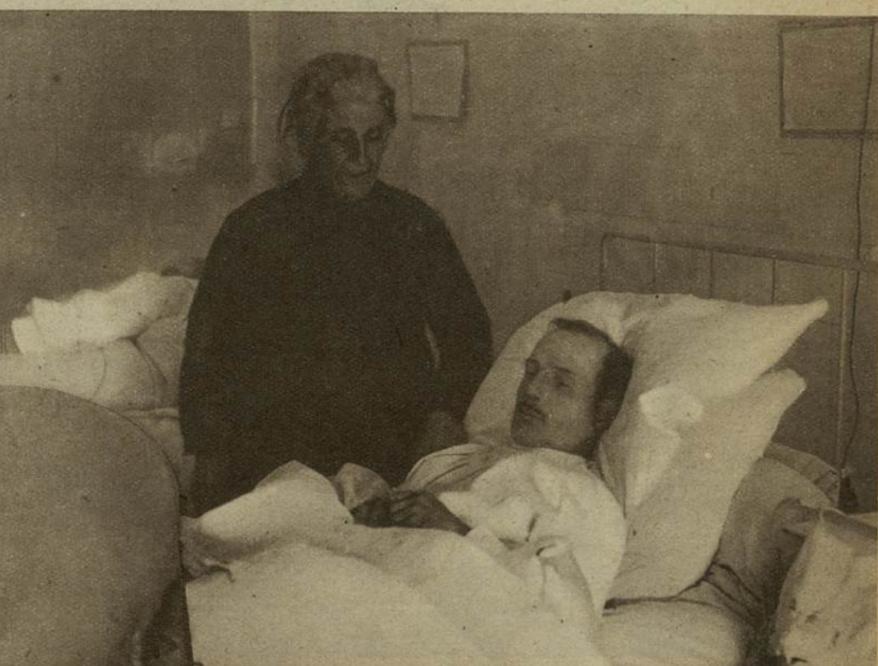
Cependant, le frère de l'ancien boxeur, Benvenuto Alessandro, ayant enfilé un ves-



Quatre hommes jouaient à la belote dans le bar « Marcel ».



Qui ne connaît Nardo sur toute la Côte d'Azur ! Qui ne l'a vu boxer, poids mouche de 46 kilogs, personnage de pantomime !



A l'hôpital où il fut transféré et où sa mère accourut à son chevet, on vit que ses blessures ne mettaient pas sa vie en danger.

LE MONSTRE DE KEN

VOULEZ-VOUS m'accompagner ? Il s'agit d'une grosse affaire. Peut-être sommes-nous sur les traces d'un nouveau Jack l'Éventreur.

A l'autre bout du fil, le chef inspecteur Portland, de Scotland Yard, attendit ma réponse. Nous nous retrouvâmes bientôt dans le faubourg de Kensington, en pleine nuit.

Portland avait déjà commencé son enquête, et son émotion était si manifeste qu'elle me surprit. Car il fallait qu'une affaire fût bien étonnante, bien particulière, pour qu'un homme comme Portland éprouvât un bouleversement quelconque ! N'a-t-il pas procédé, depuis vingt ans, à l'arrestation de plusieurs milliers de criminels et vu autant de victimes ? Il fallait donc qu'un cas nouveau se fût présenté.

— Je cherche un feu, murmura-t-il. Un feu peut-être lucide, hélas ! Un monstre... Une réplique moderne de Gilles de Rais, de Landru, de Peter Kurten, de Jack l'Éventreur. Depuis plusieurs semaines déjà on me signale sa présence dans les faubourgs. Et il vient de marquer, une fois de plus, son passage...

— Il a tué ? questionnai-je.

— Le sais-je ? reprit Portland. En tous cas il opère certainement à Kensington. Il y poursuit les enfants et les femmes. Aux enfants, il propose des jouets. Il invite les femmes dans son automobile. N'est-ce pas lui qui a fait disparaître Kathleen Stratton, qui était mariée et mère d'un enfant ? Sans doute l'a-t-il enlevée par surprise, car elle l'avait giflée une fois. N'est-ce pas lui qui a fait disparaître Gladys Waterford, l'orpheline ? Et je crains bien qu'il ne se soit attaqué à la petite Vera Page, la fille du vernisseur de locomotives de la compagnie de Great Western... C'est, d'ailleurs, ce que nous allons essayer de savoir.

Nous prîmes la direction de Ladbrooke Grove et de Latineer Road, où habitait Jack Page, le père de Vera. En cours de route, Portland me raconta ce qu'il avait appris du monstre.

— Le croirez-vous ! C'est un homme jeune, assez beau. D'après ceux qui l'ont vu ou qui ont cru le voir, c'est un homme de petite taille, aux yeux vifs et qui, contrairement à nos habitudes, porte moustache. Son automobile est luxueuse : une conduite intérieure à long capot, dont les coussins de velours noir sont revêtus de housses blanches !... On l'a aperçu à plusieurs reprises le soir, vers six heures, dans les faubourgs illuminés pour les préparatifs de Christmas. Depuis qu'on sait qu'il rôde, les mères vont chercher leurs enfants à l'école et les pères de famille se sont improvisés détectives. Et cependant, malgré les précautions prises, malgré les centaines d'inspecteurs de Scotland Yard qui ont été postés dans le quartier menacé, le monstre a peut-être réussi à s'emparer de la petite Vera Page...

Nous arrivâmes chez Jack, le vernisseur de locomotives. La petite Vera n'avait disparu que depuis quelques heures, mais déjà il paraissait avoir perdu tout espoir de la revoir jamais. Sa douleur et celle de sa femme Edith étaient immenses. Portland leur demanda de raconter devant moi tout ce qu'ils savaient de la disparition de leur enfant. Ils commencèrent :

— Vera sortait de l'étude, déclarèrent-ils. Il était à peu près six heures du soir. Elle avait remporté ce jour-là deux prix de natation et en était très fière. Elle vint nous annoncer la bonne nouvelle et ressortit tout aussitôt pour aller rechercher les diplômes que, dans un accès de vanité naturelle, elle avait confiés à sa tante July...

« Elle partit en criant : « J'ai très faim, vous savez ; préparez-moi, au retour, une bonne tasse de thé ». Ce furent, messieurs, ses dernières paroles.

« A huit heures, nous l'attendions encore. Notre tante July n'en savait pas plus que nous. Vera n'était restée qu'un instant chez elle et elle en était immédiatement ressortie. Nous ne l'avons pas revue. Or, de la maison de tante July à la nôtre, il n'y a pas plus de cinquante mètres. Vera ne nous a-t-elle pas été ravie par le monstre ? »

Portland essaya de rassurer ces pauvres gens, mais sa voix sonnait faux. Nous emmenâmes avec nous Jack et sa femme Edith, pour vérifier en leur compagnie si Vera n'avait pas été hébergée par quelqu'un de leurs amis. Ainsi réveillâmes-nous un de leurs oncles (qui possède une automobile) et le maître d'école de Vera. D'autres inspecteurs de Scotland Yard, qui collaboraient aux recherches, vinrent nous apporter, vers minuit, le résultat de leur enquête. Vera, en sortant de chez sa tante, avait pris une direction opposée à celle de la maison de ses parents.

Portland questionna Jack Page :

— Votre fille était-elle capable d'engager une conversation avec un inconnu ?

— C'était une enfant de onze ans, répliqua le vernisseur de locomotives... A peine parlait-elle aux voisins...

— Cela n'est pas une indication certaine, bougonna Portland entre ses dents... Bonsoir !...

Nous nous retrouvâmes, le mardi matin, à Blenheim Crescent, Notting Hill. En arrivant à la maison des Page, nous reçûmes, Portland et moi, un choc extraordinaire. En effet, comme Jack Page nous ouvrait la porte, sa femme apparut échevelée, comme si elle venait d'avoir brusquement une vision d'horreur. Elle cria, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Elle est là-bas... là-bas...

Son doigt désignait la rue et, par-delà la rue, les villas de Notting Hill. Nous nous demandâmes si la malheureuse ne venait pas d'être frappée de folie. Elle reprit, du même ton guttural :

— C'est fait... Elle est morte, Vera !... Je viens de la voir, les cheveux défaits, le visage ensanglanté. Quelqu'un la serrait à la gorge, et elle criait comme si on lui faisait atrocement mal...

— Jack, faites coucher votre femme, murmura Portland.

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— Pour habitué que je suis à ce genre de scènes, cela me fait toujours mal !...

Je ne pensais pas cependant que le déséquilibre momentané d'une mère en proie à l'affolement bénéficierait aux recherches entreprises et serait cause que le corps de la petite Vera serait plus rapidement découvert...

En effet, les cris de Mme Edith Page impressionnèrent très fort les habitants de Blenheim Crescent, Notting Hill, et les amenèrent à collaborer à l'enquête. Plusieurs des camarades de Jack Page, employés comme lui à la Compagnie des chemins de fer, accordèrent du crédit à la vision d'Edith, et, au lieu d'aller ce jour-là à la gare, ils entreprirent de fouiller les terrains vagues, les cours des maisons avoisinantes et les jardins. Détectives bénévoles, ils interrogeaient les enfants, les passants et surtout les chauffeurs de taxi. En même temps Scotland Yard ne chôma pas. Elle alertait la société de radiodiffusion anglaise, qui faisait lancer un appel par ses trois postes d'émission. Elle renforçait ses services de surveillance...

Le monstre entendit-il les appels de T. S. F. ? Comprit-il ce que signifiait l'arrivée des renforts de police. Peut-être vit-il, dans un moment de crainte lucide, la corde du bourreau lui entourer le cou et la potence se dresser derrière les murs de Pentonville. C'est sans doute cela qui lui

donna l'affreux courage d'affronter la nuit de Londres, et de transporter le cadavre de Vera Page à côté de sa propre maison...

Comment réussit-il son entreprise sans être aperçu par le cordon serré de policiers qui cernait la maison de sa victime ? En tous cas, le mercredi matin, un laitier, qui desservait depuis de longues années le quartier où habitaient les Page, trouva, dans un jardin, le cadavre de l'enfant assassinée. Il alerta la police. Les *Big the Tree*, — les trois grands chefs de Scotland Yard, — l'inspecteur Mallet, le superintendant Cornick et le chef inspecteur Ashler, accoururent. Quatre cents inspecteurs et gardiens se tenaient à leur disposition. Il s'agissait de donner au monstre de Kensington une éclatante démonstration de la puissance de la police londonienne.

En présence des *Big the Tree*, les experts soulevèrent le cadavre de la fillette. Il s'agissait de relever toutes les traces que l'assassin avait pu laisser sur l'enfant. On trouva, en effet, un bouton blanc, en os, un morceau de cordon de soie, sans doute arraché à un pyjama d'homme, et un chiffon froissé, taché de sang, et qui avait dû être utilisé par le meurtrier pour étancher une blessure que Vera Page avait dû lui faire au doigt, tandis qu'elle résistait au *Barbe-Bleue*. Ces objets furent envoyés au laboratoire du D^r Roche Lynch, aux fins d'expertise. Et la T. S. F. annonça aussitôt que, la police ayant une preuve définitive de l'existence du monstre, elle offrirait à ceux qui faciliteraient sa capture une prime de mille livres sterling. On ajoutait à cette offre alléchant tout ce qu'on avait pu savoir du signalement du meurtrier : « Il est de petite taille et si maigre qu'il a un aspect cadavérique ». Telle était l'image du monstre que l'on donnait à la foule des auditeurs.

Je continuai à suivre l'enquête, en compagnie de Portland. Sans répit, pendant les quarante-huit heures qui suivirent la macabre découverte, les hommes lancés sur les traces de l'assassin fouillèrent les garages de Londres, dans l'espoir de découvrir la voiture aux coussins de velours noir et blanc, dont nul n'avait pu relever la plaque nationale. A part les coussins, faciles à retirer, il n'y avait rien qui permit de la reconnaître. Les recherches furent vaines. On crut à un certain moment avoir découvert une piste sérieuse.

Vera Page portait un béret rouge lorsqu'elle partit pour chercher ses diplômes chez sa tante. Ce béret manquait quand le corps fut découvert, et un appel du poste radio-diffuseur de Londres en donna la description. Mais, le lendemain, une femme, habitant la maison devant laquelle fut trouvée la dépouille mutilée, aperçut le béret. L'assassin l'avait

sans doute laissé tomber en portant le cadavre...

Sur ces entrefaites, le chef inspecteur Portland m'invita à assister à l'interrogatoire d'un Italien nommé Guido Terranova, et qui était soupçonné d'être le monstre. Il avait été remarqué aux environs de la maisonnette des Page, le soir du crime. On l'avait vu assis au volant d'une conduite intérieure assez délabrée. Des femmes exaltées l'accusaient de s'être arrêté un peu trop longtemps devant un groupe d'enfants.

Un inspecteur interrogea l'Italien. Il faisait semblant de ne pas comprendre la langue anglaise. On lui fit connaître qu'un témoin affirmait qu'il avait invité plusieurs enfants à venir visiter un magasin de jouets qu'il possède à Saint-Nicholas. Il haussa les épaules. Je ne pus me contenir davantage.

Faisant signe à l'inspecteur Portland que je voulais lui parler, je me plaçai de façon à n'être entendu que de lui pour lui dire :

— Dans quelle langue leur a-t-il dit cela ?

Portland semblait abasourdi de l'observation. — C'est vrai, je n'y pensais pas, mais ça me paraît toujours tellement extraordinaire qu'un homme qui habite Londres depuis dix ans ne parle pas anglais. Je crois qu'il feint de ne pas comprendre.

— Il est facile de s'en assurer, repris-je. Continuez l'interrogatoire quelques instants encore, et puis, après avoir éloigné les témoins, faites-vous apporter un billet par un agent et faites semblant de le lire. Vous vous écrierez alors : « Cet homme est l'assassin ; la victime a été vue dans sa voiture. Je vais immédiatement l'envoyer en prison ». Vous verrez tout de suite ses réflexes, et peut-être vous éclaireront-ils...

M. Portland consentit à jouer ce rôle. Tous deux, nous regardions l'Italien à la dérobée. Il demeura maître de lui... Il fallut donc le relâcher.

L'homme était sorti du bureau lorsqu'un policier entra en coup de vent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? gronda Portland.

— Vous vous rappelez, sire, que nous avons ramassé le béret rouge de la petite Vera sur une marche de l'escalier de pierre qui conduit aux sous-sols de la maison où fut trouvé le corps ? Eh bien, ce matin, pendant que je parlais à la propriétaire, j'ai découvert

Vera Page était une charmante enfant de onze ans, sportive, joyeuse, mais incapable d'engager dans la rue une conversation avec un inconnu.



De Kensington à Gunnerbury, où se trouve le cimetière, tout Londres a assisté aux obsèques de la petite Vera dont le cercueil, recouvert d'un linceul blanc, disparaissait complètement sous une avalanche de fleurs.



KENSINGTON

avre...
rtland
talien
conné
ux en-
bir du
e con-
exal-
trop
aisait
e an-
affir-
venir
ède à
e pus
ue je
n'être
la ?
ation.
ça me
qu'un
ne ne
pas
Con-
ncore,
aites-
faites
lors :
a été
l'en-
suite
t-ils...
Tous
ée. Il
e re-
n po-
d.
avons
a sur
nduit
vé le
e ma-
par-
pro-
e, j'ai
écou-
ert

qu'une porte des sous-sols était ouverte. La petite a peut-être été entraînée là, et c'est peut-être là qu'elle a été étranglée.

— Personne n'est entré dans cette cave ? interrogea Portland.

— Personne, non monsieur. J'ai mis un homme de faction devant la porte et je suis venu vous avertir.

— Bien, allons-y de suite.

Une grande maison jaune, avec, par devant, un jardin malingre, où poussent quelques arbustes d'une espèce assez commune en Angleterre. C'est sous un de ces arbrisseaux, tout contre la maison, que le laitier avait fait la macabre découverte. A gauche, un petit escalier en pierre menait à la porte de service, et, plus loin, en arrière, toute une série de portes numérotées, en bois à peine raboté. On accédait par là aux sous-sols. Déjà une demi-douzaine d'inspecteurs et de photographes attendaient la venue du chef. Un murmure, ou plutôt un grondement, sourd et indéfinissable, fut la seule expression d'un espoir qui renaissait, violent, chez ces hommes renfrognés, endurés par une longue habitude des affaires criminelles. Tous souhaitaient avec ardeur qu'on découvrit les traces du monstre.

Portland fit bâiller une porte qui, jusque-là, avait paru solidement verrouillée. Nous avions l'impression qu'une énigme planait, dont on allait peut-être découvrir le sens. Il fouilla la cave et, quand il revint, donna la conclusion de son enquête :

— Suivez-moi. Je crois avoir vu des traces de sang !

Les policiers allumèrent leurs lampes de poche. Hélas ! le bilan des recherches fut peu encourageant : quelques empreintes digitales, un chiffon maculé et la marque d'un pied d'homme dont le talon est assez petit, c'est tout ce que l'on trouva... Je frémissais en pensant que c'est dans ce cadre sordide que la petite Page était morte. L'assassin avait eu une audace incroyable, puisque quelques mètres seulement le séparaient d'un pavillon habité par une dizaine de familles.

— Le monstre est probablement un étranger, me confia Portland, car ce talon est d'une forme rare en Angleterre. Voyez, malgré l'obscurité, nous avons trouvé deux poils de moustache. Il se peut donc que le signalement de l'homme au visage blafard et à la moustache brune soit véritablement celui du monstre. On va voir au laboratoire si les deux poils proviennent de la même personne. Un talon, des empreintes, quelques commérages et deux poils. Mais ça suffit. Vous allez voir.

Aussitôt, le télégraphe et le téléphone entre-
rent en action.

Il s'agissait de trouver, dans une ruche de six millions d'habitants, un homme petit, très pâle, d'une trentaine d'années, aux cheveux châtains foncés ou noirs, les yeux probablement petits, ayant le regard d'une fixité hallucinante et les lèvres charnues, le front haut mais étroit, avec la déformation darwinienne très marquée, le menton fuyant ou en galoche, le pied petit et chaussé de souliers fabriqués à l'étranger. A ajouter à cela qu'il devait parler l'anglais avec un fort accent.

J'appris que le nouveau préfet de police, pour qui l'affaire de Vera Page est le premier crime commis depuis son entrée en fonctions, s'intéresse beaucoup à la solution du problème. Il a donné carte blanche à Scotland Yard, ce qui confère un pouvoir presque de vie et de mort aux cinq cents détectives et policiers qui ont été envoyés aux troupes du monstre.

Pendant que les policiers, doués de pouvoirs absolus, font irruption par groupes de dix dans les garages, pendant qu'ils défoncent les portes des maisons inoccupées et « à louer », pendant qu'ils interrogent les passants et perquisitionnent dans les pensions de familles, les hôtels et les maisons ayant des chambres à louer, d'au-

tres parcourent les chantiers, les terrains vagues, et ces ateliers improvisés qui se construisent partout sous les arches des ponts du chemin de fer.

Jamais Londres, toujours si respectueux des traditions, ne s'est vu jeté en pâture aux policiers à ce point ; jamais, du reste, la police n'avait reçu de pareils pouvoirs. Au commissariat de Ladbroke Grove, le quartier du crime, des adjoints supplémentaires, des simples sergents de police et des hommes du C. I. D. (Criminal Investigation Department) reçoivent et interrogent tous ceux qui ont quelque détail utile à donner aux policiers ; et, de temps à autre, les rangs serrés des curieux sont violemment rompus par l'arrivée d'un de ces groupes sinistres, auxquels on commence à s'habituer... Un homme suspect est arrêté et conduit au commissariat. Est-ce le monstre ? La foule hurle...

Dix fois, déjà, la scène hallucinante s'est reproduite, exaspérant encore les nerfs affolés de ce peuple laborieux et intègre qui habite Ladbroke Grove.

Mais, dix fois, il a fallu relaxer, après une minutieuse enquête, celui que l'on croyait l'assassin de Vera Page.

Un dernier « suspect », pourtant, demeure entre les mains de Scotland-Yard. Et l'on dit qu'il ressemble exactement au signalement du « monstre ». Peut-être, enfin, les mères de Notting Hill vont-elles respirer...

Tout Londres a assisté aux obsèques de Vera... Vision émouvante !

A dix heures du matin, la petite maison bourgeoise de Blenheim Crescent est déjà gardée et entourée comme la demeure d'un potentat. Cent policemen à cheval, les « Mounties », parcourent la rue, depuis Kensington jusqu'à Gunnerbury, tandis que d'autres policiers contiennent la foule qui se presse, de Kensington jusqu'à Gunnerbury où se trouve le cimetière. Des agents de la Sûreté interrogent du regard et vont jusqu'à suivre des hommes qui ont une vague ressemblance avec l'assassin insaisissable. Car on n'oublie pas, à Londres, qu'un assassin revient toujours sur les lieux du crime et que Peter Kurten, le vampire, est venu voir déterrer une de ses victimes...

Le cortège s'ébranle. Le cercueil, recouvert d'un linéol blanc, est à peine visible sous les fleurs. Il y en a qui ont été offertes par les riches habitants de Park Lane, et d'autres par les humbles ouvriers du faubourg, les compagnons de Jack Page, par les petites camarades d'école de Vera... Il est porté par les ouvriers de l'atelier où travaillait le père, Derrière, Jack et Edith Page suivent, chancelants... Edith Page tient dans sa main crispée un mouchoir bordé de noir...

Portland, devant ce spectacle, que l'aspect de la foule accumulée rendait plus tragique encore, m'a fait une bromesse solennelle.

— Il faut, voyez-vous, Ashton, il faut que nous parvenions à juguler le monstre !

ASHTON-WOLFE.



Un des nombreux rôdeurs "suspects" arrêtés, dont le portrait correspond exactement au signalement du "monstre".



Le laitier John Smith découvert, en faisant sa tournée, le cadavre de l'enfant couché dans un des bosquets du jardin.



Une grande maison jaune avec, sur le devant, un jardin malingre, tel était le lieu de la trouvaille macabre.



Edith et Jack Page, les parents de la petite Vera, avaient déjà perdu, au bout de quelques heures, tout espoir de la revoir jamais.



Un inspecteur, après avoir fouillé la maison, sort par un des portillons de bois numérotés, derrière le jardin.



A droite, la grille et le mur de la maison où l'on suppose que la victime a été emmenée dans l'auto du sadique, puis entraînée dans les sous-sols et étranglée.



Le monstre vit peut-être, dans un moment de crainte lucide, la potence se dresser derrière les murs de Pentonville.

Dormans (de notre envoyé spécial).

Les rues du village étaient désertes. Quelques feux clignotants tra-hissaient les derniers signes de la vie avant le sommeil. Seule, en haut du bourg, une maison laissa filtrer pendant toute la nuit, entre des volets clos, une lumière funèbre. J'y pénétraï alors que les femmes en prière occupaient le couloir, l'escalier, la cuisine... La chambre où j'entraï était pleine de chuchotements et de sanglots; du buis traînait sur les dalles et, dans un lit, deux jeunes femmes disparaissaient sous des bouquets de fleurs.

— Voyez-vous, me dit la servante, elles ont été surprises en plein repos, au cours d'une nuit toute pareille à celle-ci et dans une maison qui est à cinquante mètres à peine de la nôtre. On les assassinait pendant que nous dormions. Mais pouvions-nous savoir que, dans ce village où nous nous connaissons tous, il y avait un criminel ?

Car ce qui effraie les habitants de Ver-neuil, c'est que désormais ils ne sont plus en sécurité. Ils n'ignorent pas que chacun

L'HOMME DE LA NUIT

trois couraient dans la maison abandonnée, faisaient du bruit dans les pièces désertes, chassaient la peur avec leur rire de vingt ans et se couchaient.

Au matin, le premier rayon de soleil les éveillait. Elles vauquaient aux soins quotidiens et, vers 7 heures, reparaissaient au domicile paternel.

Ce soir-là, comme d'autres soirs, M. Loveau prévint qu'il s'absentait. Marcelle avait du travail. Elle annonça qu'elle n'accompagnerait pas ses sœurs. Marie-Rose et Gilberte partirent donc, toujours gaies. Il n'y avait personne dans l'épicerie. Comme d'habitude Marie-Rose regarda sous le lit pendant que Gilberte se penchait à la fenêtre pour fermer les volets.

De l'endroit où l'ainée était placée, elle apercevait le jardin de M. Loveau, le mur qui le séparait de la propriété contiguë et la maison voisine. Il y avait de la lumière à une fenêtre de cette maison. Gilberte la connaissait bien. Combien de fois, en ses

rêves de jeune fille, n'en avait-elle pas fait le cadre de ses désirs! On pouvait, d'où elle était, communiquer par gestes, prévenir l'amoureux placé en face qu'on allait descendre quand tout le monde serait couché... Hélas! l'idylle commencée était interrompue, mais, comme autrefois, il sembla à Gilberte qu'il y avait une ombre derrière la fenêtre. Elle dut se pencher davantage car il était impossible qu'elle n'eût pas aperçu le guetteur. Elle le reconnut enfin, frissonna, se rejeta en arrière et ferma les volets.

Edouard Ardinat avait 25 ans. Il n'avait jamais aimé, parce qu'il n'avait eu qu'un seul amour. Ainsi se préparaient quelquefois des destinées... C'était le lendemain de la Noël. Le soir, il était allé, suivant une coutume, chez un de ses parents, avec lequel il avait projeté une « partie de dames ». Le parent était couché, Ardinat s'était rabattu sur un cousin qui, quoique fatigué lui aussi des libations de la veille, avait bien voulu le recevoir. Les deux hommes avaient joué aux cartes.

Ardinat avait quitté son compagnon et

été soldat, lui, l'infirmier dont tout le monde avait pitié.

Un jour de fête nationale. Il était parti avec plusieurs camarades pour se rendre à Dormans. Sur la route, les compagnons chantaient à tue-tête, lorsqu'une automobile survint... Ce fut l'accident terrible et brutal. Un homme tué, deux blessés. Edouard dut être amputé du bras droit et de la jambe gauche. A l'hôpital, où il avait été transporté, il reçut la visite de Gilberte, pitoyable et consolatrice. Mais, lorsqu'il fut guéri, il vit bien que tout était changé. Que pourrait-il faire dans l'exercice d'un métier pénible? Vigneron depuis sa plus tendre enfance, il dut abandonner cette profession rémunératrice. Le tribunal correctionnel lui avait accordé 60.000 francs. Comme fiche de consolation, il pensa à s'instruire. Il n'était plus le beau gars d'autrefois, mais il n'avait pas renoncé à Gilberte.

Il s'embaucha comme commis aux écritures chez un notaire, M. Lhoste, car il avait appris à écrire de la main gauche. Il ne faisait plus de faute d'orthographe, lui qui, quelques mois auparavant, parlait à peine le français. Il suivit des cours de droit par correspondance et préparait son notariat. N'avait-il pas 60.000 francs pour acheter une étude?... En attendant, il surveillait Gilberte. Il savait quand elle allait au bal, il s'asseyait près du poêle et attendait qu'elle arrivât avec ses sœurs. Alors sa figure s'illuminait. Il était heureux quand elle daignait lui adresser la parole. Brusquement, il apprit qu'elle devait se marier.

Tout était contre lui. Les titres qu'il avait achetés avaient baissé, rendant illusoire tout espoir d'acquiescer une étude et, d'autre part, il avait encore des examens de droit à subir. Il avait pu espérer que l'ancienne servante serait heureuse d'épouser un officier ministériel, même s'il était infirme.

Ce soir-là, étendu tout habillé sur son lit, il écoutait le vent mugir sur les rives de la Marne et dans les coteaux de Dormans. C'était la musique dont il avait besoin. Il se leva, versa un peu d'eau dans une cuvette et se baigna la figure, pour apaiser sa fièvre. Il était bien décidé, Gilberte lui appartenait. Il avait un droit de priorité. Si elle ne voulait être à lui, elle ne serait à personne.

Il avait pris son revolver et, doucement, gagna la cour. Le chien enfermé dans sa niche le reconnut et ne bougea pas. Par le jardin, il se glissa jusqu'à la maison de l'épicerie Loveau. Toutes les issues étaient fermées. Il était facile cependant d'enlever le mastic d'une vitre de la porte de la cuisine. Brisé le carreau, passer la main par l'ouverture ainsi pratiquée, faire jouer la clef et l'espagnolette n'était qu'un jeu. Il était dans la place.

Il montait sans bruit. Son pilon muni d'une rondelle de caoutchouc ne résonnait pas sur les dalles. Il fut dans la boutique, puis dans une première chambre. Là, il s'arrêta, collé contre la porte. Deux souffles réguliers lui parvenaient. Il fit doucement. Une affreuse angoisse l'avait envahie. Gilberte était avec quelqu'un.

Un amant, peut-être? Il voulait savoir. Lentement il approcha, mais les contrevents fermés ne permettaient pas de distinguer les traits des dormeurs. Ce qui était certain, c'est qu'il y avait deux personnes dans le lit.

Imbécile! Il avait cru à l'honnêteté d'une femme! Il avait pensé que Gilberte pouvait être chaste, et lui, grand niais, au temps de sa force et de sa beauté, l'avait respectée! Est-ce que le nouveau fiancé ne prenait pas des acomptes en attendant le mariage? Que n'avait-il fait comme lui!...

Une terrible jalousie le torturait. Il se vengerait. Il se...

Des coups de feu crépitèrent. Quand le chargeur fut vidé, l'assassin passa la main sur son front moite, écrivit quelques lignes sur un morceau de papier, pour se dénoncer à la vindicte de la police, et partit. On ne devait plus le revoir.

Messageur de la mort, il était rentré dans la nuit...

G. ROUGERIE.



Le meurtrier brisa un carreau de la porte de la cuisine et fit jouer la clef.

d'eux peut être menacé par le voisin, par son ami de toujours. Le meurtrier qui les a troublés est né de la jalousie et de l'inquiétude. L'inquiétude à son tour gagne le village, court de maison en maison; les haines couvent... L'exemple homicide, me disait le garde-champêtre, crée toujours des imitateurs.

Les neveux, les cousins des victimes ont prêté un serment de vengeance. Que le criminel soit découvert, et il sera abattu. Le sang appelle le sang...

La distance n'est en effet pas grande entre le domicile du père Voile, petit vigneron estimé dans le pays, et celui de l'épicerie de M. Loveau.

M. Voile avait eu sept enfants, dont l'ainée Gilberte, âgée de 24 ans, devait bientôt se marier. C'était une grande et forte fille, qui ne manquait pas de beauté. Elle avait toujours aidé sa mère dans les travaux du ménage et n'avait que 12 ans quand elle assumait la plus grande partie des soins à donner à ses jeunes sœurs.

M. Loveau, dont la femme était malade, se rendait souvent à Château-Thierry, pour lui rendre visite. Quand il s'absentait, il demandait à Gilberte de rester dans la maison où il y avait beaucoup de marchandises. La servante faisait alors appel à ses cadettes, Marie-Rose et Marcelle. Toutes les



Vers dix heures du soir, Ardinat gagna sa chambre froide, dans sa chaumière.



Un stupide accident d'automobile avait fait d'Edouard Ardinat un infirme.



Devant aller à Château-Thierry, M. Loveau leur confia la garde de l'épicerie.

était rentré chez lui vers dix heures. Sa mère dormait. Sans bruit il gagna sa chambre et, au moment où lui aussi fermait sa fenêtre, il aperçut l'autre fenêtre qui était éclairée. Il ne put résister à l'émotion que provoquaient des souvenirs brusquement évoqués et il dut s'asseoir.

Le commissaire de la police de Reims et les inspecteurs qui l'accompagnaient, notamment M. Marland, ont essayé de reconstituer la soirée du jeune homme. Elle dut être pleine de fièvre. Il arrive qu'une maladie foudroyante couve durant de longs mois, et brusquement se déclare. C'est tout de suite le délire devant lequel le médecin est quelquefois obligé de se déclarer impuissant. Ardinat en était au délire; il avait passé la période d'incubation. Le cahier de souvenirs qu'il a laissé en guise de testament le prouve. Le désordre de sa chambre aussi.

Il est probable qu'en cette nuit il revêcut tous les instants charmants de sa jeunesse, l'époque où, joyeux garçon, il était le bon camarade de Gilberte, avec laquelle il jouait et qu'il aidait dans ses travaux. Il se souvint des premiers baisers échangés à l'ombre d'une haie, et où se fondaient son inexpérience et son amour, des promenades à deux, dans les champs de vignes, et des rêves d'avenir qu'ils avaient fondés.

Puis il avait dû partir, pour accomplir son service militaire. Car il avait

Gilberte, une grande et forte fille de vingt-quatre ans qui ne manquait pas de beauté, devait bientôt se marier.



Avec son rire frais de jeune femme, Marie-Rose avait chassé la peur dans les pièces désertes et monta se coucher.



Tout en haut du bourg, une lumière funèbre filtrait entre les volets clos de la petite maison où le père Voile avait élevé ses sept enfants.

A droite: Marcelle Voile qui, ayant eu du travail le soir du drame, n'accompagna pas ses sœurs à l'épicerie Loveau, et découvrit leurs deux cadavres le lendemain.

Vous Réussirez. - Comment ?

...en développant la puissance insoupçonnée qui est en vous et qui par la volonté vous conduira au succès.

Les forces psychiques ne sont plus maintenant l'apanage exclusif de quelques rares initiés s'en servant suivant leur instinct pour le BIEN ou pour le MAL. Aujourd'hui, grâce à une méthode simple, tout le monde peut posséder les sciences du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion aussi bien que de l'influence personnelle, et grâce à elles arriver au SUCCÈS.

Si vous voulez RÉUSSIR, VAINCRE, RETIRER DE LA VIE LE PLUS D'AVANTAGES POSSIBLE, L'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE vous aidera et pour cela son service de propagande distribue gratuitement 25.000 exemplaires de son ouvrage : LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.

Ce livre, d'un puissant intérêt, illustré de superbes reproductions photographiques, vous montrera comment, en peu de temps, sans rien changer à vos occupations habituelles, vous parviendrez à développer votre VOLONTÉ, votre MÉMOIRE, CORRIGER LES MAUVAISES HABITUDES que vous pouvez avoir, et acquérir le POUVOIR MAGNÉTIQUE qui vous permettra d'IMPOSER VOTRE VOLONTÉ, même à DISTANCE.

Des milliers de personnes sans distinction de condition sociale, d'âge, de sexe, y sont parvenues : suivez donc leur exemple et pour cela découpez le bulletin suivant et adressez-le immédiatement à l'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 231), 36 ter, rue de la Tour-d'Auvergne, à PARIS (IX^e) en ajoutant, si vous le voulez bien, 3 fr. en timbres-poste pour couvrir les frais de correspondance et de port.

A DÉCOUPER [231]

Veuillez m'expédier GRATUITEMENT et sans ENGAGEMENT DE MA PART, votre ouvrage : DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES

Nom..... Prénom.....
 Rue..... N°.....
 Départ.....

Indiquer si vous êtes Madame, Mademoiselle ou Monsieur.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vous d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!



Pour supprimer instantanément les pellicules.....
 Pour arrêter en une semaine la chute des cheveux la plus rebelle.....

Pour faire repousser les cheveux sur les crânes les plus dénudés, en 20 ou 25 jours

CAPILLOR

la MERVEILLEUSE LOTION

vous offre une garantie de 5.000 FRANCS si vous n'obtenez pas le résultat promis.

Pour permettre d'apprécier sa merveilleuse Lotion, la Maison CAPILLOR, offre gratuitement aux lecteurs de ce journal qui lui adresseront avant 5 jours le BON ci-dessous, un FLACON échantillon.

Découper ce Bon et l'envoyer à la Maison "CAPILLOR" 55, rue Fbg. Montmartre PARIS (SECTION B)

BON pour un Échantillon gratuit

VEUILLEZ ADRESSER A :

NOM.....
 ADRESSE.....
 Un Flacon échantillon CAPILLOR Ci-joint 5 francs pour frais d'envoi.
 "TOUTE PUBLICITÉ" ASIÈRES

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAUT

Magasins les plus importants vendant le meilleur marché

PARIS

BLANC

EXPOSITION UNIQUE AU MONDE PENDANT TOUT LE MOIS DE JANVIER

CECI INTERESSE

tous les jeunes gens et jeunes filles, tous les pères et mères de famille.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 32.604 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.
 Broch. 32.608 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
 Broch. 32.614 : Carrières administratives.
 Broch. 32.620 : Toutes les grandes Ecoles.
 Broch. 32.626 : Emplois réservés.

Broch. 32.632 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 32.638 : Carrières de l'Agriculture.
 Broch. 32.644 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 32.650 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 32.656 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 32.662 : Marine marchande.

Broch. 32.668 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 32.674 : Arts du Dessin (Cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 32.680 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 32.686 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 32.692 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, technique de prise de vues et de prise de sons.

Broch. 32.697 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de **45 frs**

notre **Montre-Bracelet OR** pour Homme

Prix 540 francs

Mouvement **CO-RE** QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N 32 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue REAUMUR PARIS

PAYONS 7 francs le cent copies d'adresses et gains suivis à Agents Correspondants 2 sexes, pendant loisirs. Renseignements gratuits sur demande. Ecr. : Etabliss. SERTIS T. Lyon. Fondés en 1925.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sexes. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

ON DEMANDE pers. 2 sexes pour Ecritures chez soi et confection d'adresses. D. ALBERT, B. P. III, Nice.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. FAX, Marseille.

ECRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

FRANCE DÉTECTIVE Dirigé par ex-Inspecteur Sûreté (diplômé). Enquêtes, Recherches, Preuves à Divorce, Missions délicates. Prix modérés. — 28, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e). — Trinité 27-37.

LA CÉLÈBRE VOYANTE MAINA JUAN



Connait toutes les sciences occultes. Voit tout. Renseigne sur tout. Son talent naturel la fait rechercher par toute personne désirant lever le voile de l'existence, conn. et approfondir sa destinée. Une consult. suffit pour être émerveillé... T. les jours, 55, bd Sébastopol, Paris, et p. cor. dep. 20 fr.

JABAMIAH Tarots Bohémiens, selon le Rite Antique. Précise les dates. Reçoit de 2 à 7 heures, depuis 15 francs 47, rue Tour-d'Auvergne (angle rue des Martyrs). Entrée par magasin mauve (Métro Pigalle).

MARTHA MARY VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensée. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 f. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e 5^e ét. Mét. : Pl. des Fêtes)

MME PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés 37, r. N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3^e ét. Pas les Mrs.

M^{me} de THELES CÉLÈBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j., lun. exc., 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

JANE PHONG Célèbre astrol. v. gira v. avenir. Amour, Santé, Affaires. Env. 10 fr. Ecr. S. D., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e). Prén. date de nais.

MME FATAH BEY Célèbre Médium Voyante venue de Madagascar pour l'Exposition Coloniale, donnera quelques mois encore ses consult., 324, r. St-Martin. T. les jours de 10 h. à 7 heures et par correspondance.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

AVENIR Mme FL. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. De 2 à 6 h., sauf dimanches ; et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

CONCOURS MARS-AVRIL 1932 Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS** Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

5.000 PHONOS GRATIS M - S A - T J - N

distribués aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres, de façon à obtenir 3 mois d'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtiendrez un 4^e mois. Lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des 4-Frères-Feignot, Paris (15^e).

Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

Achetez chaque JEUDI :

Le Numéro 0,50

LE CRI SPORTIF



Journal gai satirique vivant.

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 167

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

7 Janvier 1932

DÉTECTIVE

La police des neiges



Du sang sur la piste blanche. Et le « red coat » inspecte l'horizon pour découvrir la trace d'un fuyard dans la solitude glacée.

(Lire, pages 4 et 5, le dramatique reportage de notre collaborateur J. Alloucherie.)

AU SOMMAIRE | M. de Paris, la vie secrète du bourreau, par un témoin. — «Souffien» paternel, par Jean Morières. — Le meilleur ami, par M. Lecoq.
DE CE NUMÉRO | «Nardo» le bouffon, par Luc Dornain. — Le monstre de Kensington, par Ashton-Wolfe. — L'homme de la nuit, par G. Rougerie.